


GAO
XINGJIAN
Le Quêteur
de la mort

SUIVI DE
L'Autre rive
ET
La Neige en août



GAO
XINGJIAN
Le Quêteur
de la mort

SUIVI DE
L'Autre rive
ET
La Neige en août

Seuil 

DU MÊME AUTEUR

PIÈCES DE THÉÂTRE

La Fuite
traduit par Michèle Guyot,
Lansman, 1992

Au bord de la vie
Lansman, 1993

Dialoguer-Interloquer
traduit par Annie Curien,
MEET, 1994

Le Somnambule
Lansman, 1995

Quatre quatuors pour un week-end
Lansman, 1998

Théâtre 1
Lansman, 2000

ROMANS, NOUVELLES

Une canne à pêche pour mon grand-père
traduit et préfacé par Noël Dutrait,
L'Aube, 1997

La Montagne de l'Âme
traduit par Noël et Liliane Dutrait,
L'Aube, 1995

Le Livre d'un homme seul
traduit par Noël et Liliane Dutrait,
L'Aube, 2000

ESSAIS

Au plus près du réel
avec Denis Bourgeois,
L'Aube, 1997

Le Témoignage de la littérature
traduit par Noël et Liliane Dutrait,
Seuil, 2004

LIVRES D'ART

Pour une autre esthétique

traduit par Noël et Liliane Dutrait,
Flammarion, 2001
L'Errance de l'oiseau
Seuil, 2003

ISBN : 978-2-02-101048-0

© Éditions du Seuil, mars 2004,
en toutes langues à l'exception des langues chinoises.

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Table des matières

[Couverture](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Copyright](#)

[Le Quêteur de la mort](#)

[Personnages et scène](#)

[L'Autre Rive](#)

-

[Quelques suggestions pour la mise en scène de L'Autre Rive](#)

[La Neige en août](#)

-

[Acte I](#)

[Scène 1 Écouter les soûtras par une nuit pluvieuse](#)

[Scène 2 Transmission de la Loi bouddhiste au mont de l'Est](#)

[Scène 3 La Loi est en péril, la fuite](#)

[Acte II](#)

[Scène 1 Discussion sur la bannière](#)

[Scène 2 L'ordination](#)

[Scène 3 Ouverture de l'estrade](#)

[Scène 4 Nirvâna](#)

[Acte III - Charivari dans la communauté Chan](#)

Le Quêteur de la mort

Personnages et scène

Parleur A, d'âge avancé, nerveux.

Parleur B, très vieux, blagueur.

Ils jouent le même personnage, portant le même costume noir.

Il est préférable qu'ils adoptent un jeu marqué, dans lequel leurs regards ne se croisent jamais. Même si les paroles prennent quelquefois la forme d'un dialogue, il s'agit toujours, en fait, d'un monologue, mais discontinu, entrecoupé et ainsi vivifié.

Cependant, cela n'empêche pas les deux parleurs de s'observer l'un l'autre.

Sur scène, quelques objets et une figure féminine, qui peut être un mannequin en plastique ou un moulage en plâtre.

La pièce peut être jouée aussi bien dans un théâtre que dans un musée. Dans ce dernier cas, les spectateurs suivront un itinéraire, guidés par les deux parleurs.

Parleur A. Oh !

Y a quelqu'un ?

Ah, ah !

Personne. Personne ne t'entend.

Même pas de gardien ?

Vous pouvez ouvrir la porte ? Monsieur, s'il vous plaît !

Bon, on est enfermé ici, dans un lieu public, mais clos comme une grosse boîte, un musée d'art moderne, on dit plutôt contemporain.

Pas de blague ! Vous ne pouvez pas enfermer votre visiteur, mais c'est incroyable ! On flâne ici comme si on était dans la rue, on a une bonne petite heure pour changer de train, sans savoir quoi faire entre-temps, on a quitté la gare en suivant le boulevard, la porte était grande ouverte, alors on est entré, prêt à payer, mais la caissière était absente... Ensuite, tu t'es retrouvé bel et bien enfermé. Drôle d'histoire ! Non ?

Mais rien d'intéressant. (*À haute voix.*) Monsieur le gardien ! Un visiteur est enfermé dans votre musée, avec vos précieux objets d'art, ça ne vous fait rien ?

(Il lève la tête.)

Sous votre haute surveillance, par de multiples caméras, ne voyez-vous pas un inconnu, susceptible de mettre en danger vos trésors ? Et tout votre système antivol ne fonctionne-t-il plus ? Ou bien toutes ces choses-là ne valent-elles rien en fait, n'ont-elles qu'une fonction dissuasive ou bien décorative ? De toute façon vous devez laisser sortir un être vivant de votre bloc de conservation !

Je n'ai pas le temps de m'amuser, je dois attraper mon train, c'est l'heure, et d'ailleurs, il reste encore quelques minutes avant la fermeture

d'après l'horaire indiqué à l'entrée, vous n'avez même pas le droit de fermer si tôt puisque vous êtes une institution publique financée par nos impôts.

De plus, vous devriez avoir le sens civique, sans préjuger de votre goût esthétique. Même si vous pouvez mettre n'importe quoi dans ce lieu, vous n'avez aucun droit d'y emprisonner les visiteurs, sous quelque prétexte que ce soit, qu'il s'agisse d'un quelconque art nouveau, ou d'anti-art ou de non-art, ou de quoi que ce soit, conceptuel ou virtuel. Monsieur le conservateur, vous ne pouvez pas introduire les gens dans votre programme sans leur consentement.

Non, ce n'est pas possible, même si je ne m'oppose pas à ce genre de jeu, faites ce que vous voulez, ça ne me concerne pas, mais vous m'avez fait rater mon train, vous m'avez causé de réels ennuis, et vous m'avez profondément angoissé !

Je vais vous dire, monsieur le conservateur, si votre système de surveillance marche encore, regardez bien, je vais casser les vitrines et briser les portes pour me sortir de votre prison, qu'elle soit culturelle ou artistique, elle a déjà constitué pour moi non seulement une contrainte spirituelle, mais de plus elle porte atteinte à ma liberté personnelle ! Si vous vous obstinez à me retenir prisonnier, je dégage toute responsabilité !

(Silence.)

Ils sont tous partis, mais avant ils auraient dû parcourir toutes ces salles pour s'assurer qu'il n'y avait plus personne. Il est évident que, d'ordinaire, il n'y a quasiment pas de visiteurs, à part pour les cocktails de vernissage.

Quel boulot !

(Un temps. Il écoute.)

Il pleut encore, on dirait. Si ce n'était pas pour s'abriter de la pluie, qui entrerait dans cet endroit aussi fade que vide ?

(Il crie.)

Quelle merde ! Ça m'énerve !

(Silence.)

Pas un bruit. Et c'est si bien isolé qu'on n'arrive même pas à provoquer le moindre écho. Cet isolement si bien conçu et garanti est vraiment affreux, pire que le désert !

(Un temps de silence.)

Et alors, que faire ? Attendre jusqu'à demain l'heure d'ouverture pour que quelqu'un te trouve, qu'on appelle la police pour t'emmerder encore ? Ou plutôt l'appeler toi-même ? Mais il te faudrait un portable, ce truc que tu trouvais si dérangeant est absolument indispensable quand on est pris en otage.

(Un temps de silence.)

Tu devrais trouver un signal d'alarme, ou bien une bouteille de gaz pour allumer un feu, afin que la fumée déclenche le capteur au plafond. Mais comment pourras-tu expliquer ensuite que tu n'es ni cambrioleur ni incendiaire ? Vu que tu t'es introduit sans ticket, diront-ils ! Et qui pourra témoigner que tu n'avais aucune intention malveillante ? Sinon, tu devras passer la nuit ici, docilement comme un enfant sage, avec ces ferrailles et ces déchets qui se disent de l'art, un vrai dépôt d'ordures, et quels ennuis tu vas t'attirer !

(Il frappe sur un objet exposé.)

Tu pourrais profiter de cet espace pour t'amuser, si au moins il y avait de quoi se distraire : parler à haute voix à personne, provoquer le vide, tout en observant comment l'art prétendument contemporain devient ça, n'importe quoi !

(Il frappe à nouveau.)

Tu vas examiner, plutôt diagnostiquer cette épidémie avant d'être contaminé par la même folie. Et tu vas passer toute la nuit sans dormir, sans savoir si demain tu seras encore normal, avec l'esprit encore clair. Qui sait ?

(Il fait une pause.)

Si ce musée est fermé pour toujours, suite à un mauvais entretien, ou à cause d'une pénurie de fonds à gaspiller, ou bien simplement temporairement pour cause de travaux, dans ce cas-là, déjà sous leur emprise, tu finiras comme une mouche coincée dans une vitrine, tu deviendras un échantillon desséché, et ton squelette exposé pourra compléter leur collection.

(Il rigole tout en frappant plusieurs fois sur une installation.)

Quel plaisir d'être exposé, et quelle chance d'avoir été choisi !

Ils te guettaient derrière la caisse, t'ont laissé entrer sans payer, comme un resquilleur, et hop ! ils t'ont capturé, sans que tu puisses protester. Et te voilà, on dirait un type exposé gratuitement. À côté des urinoirs de toutes sortes, américains et asiatiques, de ces *ready-made* de toutes tailles, du frigo tout neuf jusqu'aux assemblages et collages de vieux bibelots, des mégots ramassés aux papiers hygiéniques usagés, à condition qu'ils ne puent pas, ainsi que toutes ces saletés, désinfectées peut-être, et bien désaffectées, toutes étalées et présentées, il ne manque plus que l'être vivant. Et pourquoi pas ?

(Il donne vivement encore quelques coups.)

Puisque tous ces rebuts, ces vraies ordures sont entrés au musée, ont été catalogués, raisonnés en les termes les plus sophistiqués, l'homme minable, la créature la plus sale, la plus infernale, n'a-t-il pas le droit d'y entrer aussi ? Bien sûr et loyalement, tu auras ta place ici !

(Il applaudit.)

Et c'est toi, le type justement tombé là !

(Il rit.)

L'exposition d'un être humain, quelle idée géniale ! À tous égards, que ce soit du point de vue anthropologique ou anthropomorphique, tout sera numériquement enregistré sur cédérom et toute la presse en parlera.

(Il est enthousiasmé et frappe de plus belle.)

D'un seul coup, tu seras rendu mondialement célèbre par les mass media, comme un footballeur, et en plus tu te seras épargné tant d'années de dur entraînement sur les terrains de sport et d'innombrables épreuves de compétition, loin du souci de te casser un membre, comme dans un tournoiement fascinant, tel un cerf-volant, tu seras porté aux nues et te laisseras ensuite tomber dans les annales de l'art, si celui qui a conçu ce projet obtient un budget publicitaire suffisamment élevé pour te lancer aussi haut et t'inscrire dans la future histoire de l'art, comme le premier représentant exposé de l'espèce humaine.

(Une pause. Il reprend des forces tout en respirant profondément.)

Et tu ne peux pas non plus te soustraire au narcissisme propre à chacun. Une fois aussi honoré d'avoir été choisi, apprécié comme une œuvre d'art, toi, en tant qu'archétype, tu seras commenté, analysé et disséqué comme une création parfaite, digne de discours plus éloquents que les objets exposés précédemment.

(Il est un peu fatigué, marque une pause.)

Néanmoins tu es inévitablement en retard, tu sais bien que ce qui compte de nos jours, c'est celui qui marque le premier son empreinte, peu importe ce qu'il fait, même s'il ne s'agit que d'un geste ridicule, comme de se masturber devant une caméra, ou de sauter par une fenêtre qui donne sur un boulevard devant des spectateurs. Évidemment, ce n'est pas pour se suicider, mais pour accomplir une performance en se recevant dans un drap agréablement tendu, pour l'inscrire ensuite dans la documentation artistique, et celui qui est en retard, pour se distinguer, fait table rase !

(Il jette une grosse boule par terre, créant un effet sonore de chute d'objets.)

À bas les prédécesseurs ! Et toutes les vieilleries ! Et voilà accomplie une révolution de l'art ! Balayer tous ceux qui précèdent est la règle absolue, aussi bien en politique qu'en art, et la loi de la révolution fait son histoire, tout comme au bowling, faire tomber c'est gagner !

(Il prend une autre boule et la jette en créant un effet encore plus sonore.)

Vous voyez bien, pour se faire remarquer, il faut d'abord abattre ! Pour se distinguer, d'abord piétiner, écraser, déraciner, enlever, brûler, éliminer jusqu'à faire disparaître, en gros exterminer ! L'histoire est faite de violence et de sang, alors que l'histoire de l'art, beaucoup plus douce, ne fait que la chasse aux vieux maîtres pour laisser la place aux jeunes loups, tout cela comme au jeu de tir à la foire, le père apprend à son fils à tirer pour qu'un jour le fils tue le père pour devenir le maître.

Et abatte Dieu pour se substituer au démiurge, n'est-ce pas pareil ?

(Il fait tomber quelque chose avec un bruit très fort.)

Puisque Dieu est mort, on s'empresse de prendre sa place, ou tout au moins de s'identifier à son fils qui est malheureusement unique, c'est pourquoi tant de Jésus-Christ accablent notre pauvre planète. Et étant donné que le Fils de Dieu est né pour accomplir une mission, et que le monde a

déjà été créé et mal créé, puisque tout le monde en souffre, un sauveur est inéluctablement nécessaire. D'autant plus que l'homme est destiné à peiner sur terre, de son vivant, et si ce n'est pas pour se voir chargé de sauver le peuple, ce sera pour sauver sa propre âme. Voilà la fortune humaine, mais le problème est là : as-tu vraiment une âme ? Qui peut le savoir ? Ah, miséricorde, bodhisattva !

(Il éclate d'un fou rire.)

Tu dis n'importe quoi, mais c'est juste ce que tu as à dire !

(Il rit convulsivement.)

Tu te fais un happening, tu montres tes deux sous d'intelligence, mais à qui demandes-tu la réponse ?

(Il arrête de rire.)

Tu refuses d'être exposé comme un objet alors que tu t'exposes, pour montrer ton identité, ta créativité, or, le vrai problème est de savoir si tu en as une.

(Il reste figé.)

Admettons que tu en aies une. Tu te prends pour quelqu'un, tout en sachant que tu ne peux te prendre pour Dieu. Alors, tu te mettras à philosopher, là où tu vas commencer à penser, tu existeras. Dans ce cas-là il te faut trouver des mots, matière première de toute pensée, et comme justement les paroles te manquent, tu n'auras qu'à recourir au jeu de mots.

Tu devrais trouver un artifice comme une ficelle pour enfile les bribes de mots que tu viens de ramasser ici et là, en phrases, concepts, théories, avant de les intégrer à une idéologie ou de les transformer en utopie ou en illusion. Pourtant, être penseur, ce n'est pas si facile, tu dois tricher comme

beaucoup d'autres, tout en faisant semblant de penser pour te reconforter, pas seulement méchamment pour tromper les gens, mais simplement pour satisfaire ton ego avec ta cervelle.

Au fond de ton cœur, il te manque quelque chose, sans que tu saches s'il s'agit de la vraie vie, ou de l'amour. De toute façon, toi aussi, tu souffres... Sinon tu ne t'exposerais pas comme ça, comme un rat dérangé qui ne trouve plus son trou, ou comme un chat dans la cage, enragé de ne pouvoir en sortir !

Si une bête coincée dans une impasse se révolte, que dire de l'être humain, cette espèce misérable, aussi nerveux que capricieux, jaloux et vaniteux, et incurablement insatiable ! Dans ce cas-là, il abat, déchire, crache, ravage tout ce qu'il ne peut se procurer, avant d'être détruit par autrui.

(Emporté par la rage, il devient furieux.)

Tu explodes tout en proclamant le Jugement dernier : puisque même Dieu est mort, l'artiste qui a mis fin à l'art va mourir à son tour !

C'est cela que vous voulez voir, monsieur le conservateur ? Ce jeu-là est tellement ridicule ! Si vous avez besoin d'animer votre musée, le mieux serait de le fermer à jamais, puisque l'art est mort. Monsieur le conservateur, vous avez en beau construire ce musée pour en finir avec l'art, sachez bien qu'il était déjà mort avant que vous en preniez la responsabilité. Quand l'artiste se prenait pour un démiurge tout en proclamant la mort de Dieu, l'art était déjà à l'agonie. Et votre musée qui n'est en fait qu'un mausolée, vous devriez plutôt le transformer en supermarché, d'ailleurs vous l'avez déjà fait, mais cela c'est aussi une idée périmée. Le problème est que le supermarché qu'est votre musée, il est on ne peut plus kitsch, on ne peut plus facile, on ne peut plus nul, d'ailleurs, absolument pas nécessaire aux masses que vous prétendez servir, au contraire, il ne sert qu'à vous-même. Vous avez beau provoquer le public, il s'en fout. Si provocation il y a, c'est justement de s'être foutu des artistes pour laisser place au bricolage.

L'art est mort, vraiment, l'art dans votre musée est vraiment mort, monsieur le conservateur, ce n'est pas vous qui l'avez fait se faner, tarir, périr, non, pas du tout, vous n'avez qu'à en finir avec la révolution de l'art afin que les noms des révolutionnaires soient gravés sur des pierres tombales. Ô quelle gloire, pour les tueurs de l'art !

Parleur B fait son apparition en face de Parleur A, tandis que Parleur A, qui reste muet, ne montre que le dos au public.

Parleur B. Tu as fini ton manifeste, ton blablabla ? Tu n'es pas fatigué ? Ta protestation, ta fureur et ta rancœur, à quoi ça sert ? Tu n'es qu'un visiteur de passage, à cette heure de la nuit, au clair de lune, à travers les grilles. Tu es coincé ici comme un prisonnier.

Ta chance aurait été tout autre, si tu n'avais pas raté ton train. Et puis, tu aurais agi autrement. Chacun a son destin, mais tout se fait par son propre choix, sa propre compétence et en même temps par le hasard, finalement tout est conditionné. Il n'y a peut-être pas de vrai hasard, sauf pour un accident de voiture, une chute d'avion, une bombe qui te tombe dessus, ou un coup de feu aveugle, qui sait ? Néanmoins, ta mort est inévitable, ça c'est sûr ! Ce qui t'attend, c'est cette fin, aussi définitive qu'irréversible, voilà ton destin, malgré tout ce que tu auras fait et ce que tu auras raté, tu n'y échapperas pas !

(Parleur B rit.)

Tu t'exposes, ou tu t'amuses avec tes faux pas dansants, ça ne t'empêche pas de tomber à la fin dans le néant, n'est-ce pas vrai ? Ô mort, saloperie aussi cynique que sinistre !

(Parleur B ricane.)

Et la seule chose à laquelle tu puisses encore t'accrocher, c'est cette conscience que tu mourras tôt ou tard, quelle angoisse !

Et tu ne peux même pas t'accrocher à toi-même, ce serait comme un noyé agrippant une poignée de paille pour se sauver, n'est-ce pas la même chose ?

Et la seule chose qui compte encore, c'est cette auto-observation, tu t'observes devant cette putain de mort, un énorme trou qui anéantit tout.

(Parleur B avance vers Parleur A qui recule.)

Tu es vieux, inexorablement décrépité, même si tu résistes de toutes tes forces, en recourant aux traitements les plus sophistiqués, jusqu'à te ruiner, tu seras tout au plus une momie. La seule chose que tu puisses faire, dans la mesure de tes capacités financières et avec un esprit suffisamment clair, c'est de contracter une assurance-vie, selon les formules proposées, choisir un modèle de pierre tombale dans un catalogue, puis signer un contrat avec un mode convenable de paiement, annuel ou mensuel. Ô horreur de la vieillesse, pire que la mort !

Qui peut te sauver de cette angoisse ? Tu n'as qu'à t'adresser à toi-même, interroger la conscience que tu gardes encore avant ta mort, oh, quelle tristesse que ta vie !

Toujours dos au public, Parleur A s'éloigne davantage, d'une allure dansante, tout en observant Parleur B.

Mais on est né comme ça, et destiné à mourir, n'est-ce pas ? Tu t'exposes en t'amusant, tu dances avec cynisme, une danse macabre, comme ça !

Parleur A arrête sa danse.

Tu es trop vieux pour danser, voilà pourquoi tu parles sans arrêt, c'est seulement en parlant que tu te sens encore vivant.

Tu as envie de hurler pour confirmer ton existence, mais à qui s'adresse cette confirmation, et à quoi bon ?

Tu cries à tue-tête pour te punir, pour te détruire !
Non, plutôt pour t'amuser dans la joie !

Toujours dos au public, Parleur A saisit un mannequin et danse avec lui.

Exactement ce que tu cherches, c'est la joie, l'extase, l'orgasme. Comme tu n'as pas de femme dans tes bras, pour te combler de multiples plaisirs et de jouissance afin de goûter les délices qui te restent dans ta vie, tu prends un substitut, en rêvant de tourner dans l'enchantement, de t'envoler vers on ne sait où...

Parleur A pose le mannequin par terre. Parleur B s'arrête, immobile, la regarde.

Une momie ?

Parleur A arrache la perruque du mannequin, dévoilant son crâne nu.

Ce que tu demandes, ce que tu revendiques, ce qui te manque, ce n'est en réalité qu'une pute, une vraie salope, aussi perverse que toi, toute pourrie, corps sans visage, chair sans âme, voilà tout ce qu'il te faut pour te calmer dans ses baisers, avant de te laisser aspirer, assimiler, anéantir dans son gouffre...

Parleur B s'approche du mannequin, le redresse et le montre au public.

Une femme sans trou... comme c'est con !

Parleur B rigole, vers Parleur A.

Plus vilaine que toi, une espèce de chienne qui a provoqué ton désir avant de te laisser tomber, dégueulasse comme ça ! Cette saloperie, pire que de la merde !

C'est dégueulasse, toi tu as vieilli inexorablement, tu es délabré, assommé, ta vie est finie. Les femmes que tu as eues t'ont toutes définitivement abandonné. Personne ne pense plus à toi. Aucune main ne serre la tienne, aucune ne te touche ni ne te caresse pour te réchauffer avec sa chair, sa tendresse. Que tu existes ou pas, c'est égal ; tout ce que tu as fait, en fin de compte, c'est pour rien, ta vie n'a plus de sens.

Ce qui est passé est perdu dans la mémoire, noyé dans l'oubli. Ni la rancune ni le regret ne t'aideront à rétablir ce que tu as raté, impossible de recommencer une vie quand elle est gâchée.

Pour recommencer, à ton âge, il est trop tard. Ce n'est plus l'époque où tu pouvais repartir de zéro. C'est facile de dire qu'on doit se relever de l'endroit où l'on est tombé, et de nouveau s'élancer, courir, mais vers qui et pour quoi ?

Pas de femme, ni d'enfant, quelques connaissances avec qui tu as perdu le contact depuis longtemps, seul dans ce lieu étrange, personne ne s'occupera de toi, en revanche, tu ne seras pas mêlé aux autres. C'est ainsi que tu sortiras enfin soulagé, tu n'auras plus de soucis.

Et si tu as, ici et maintenant, une crise cardiaque, d'un seul coup, tu tomberas dans l'oubli total, la seule chose qui te lie à ce monde, c'est ta carte d'identité, un bout de papier. Si tu brûles, personne ne te reconnaîtra, et tu seras ainsi emballé, liquidé.

Parleur A sort une carte, l'allume avec un briquet, la brûle tandis que Parleur B regarde vers le haut.

Une feuille voltige en l'air, portée par le vent, avant de tomber sur le sol, comme ta vie, comment peux-tu empêcher cette chute ?

Pourtant, il n'y a pas de feuille qui tombe sur scène. Lorsque Parleur B baisse la tête, Parleur A trouve une corde par terre.

Voici une corde, tu la prends, la tires, la traînes, sans savoir pourquoi...

Parleur A prend la corde.

Tu la tires et la traînes avec effort, mais à quoi sert cette besogne sans fin ?

Parleur A tire la corde.

Et tu tires, tu traînes, affairé, affolé, éreinté, en vain, pour rien.

Parleur A laisse tomber la corde.

Pourquoi ne pas faire une pause, si ce n'est pas pour toujours, pourquoi pas ? Tu grimpes, pour monter, descendre et remonter, enfin, au crépuscule de ta vie, qu'as-tu vu à part l'obscurité ?

Parleur A fait des zigzags.

Ta vie durant, tu as été bousculé par la foule, tu t'es débattu tant bien que mal, dans le brouhaha, on te frôlait et tu as frôlé aussi, pour te faufiler le mieux possible dans ce monde, sans connaître la fin de cette longue marche, pas à pas, année après année, où aboutira ton parcours ?

Et quand tu regardes derrière toi, n'est-ce pas un désert, hormis quelques souvenirs insaisissables, de plus en plus lointains, de plus en plus flous, de plus en plus sombres ?

Et au-dessus de toi, sous la surveillance d'un œil noir, ta conscience, ou si tu veux, ton ego.

Parleur A sort un bout de papier de sa poche, souffle dessus pour qu'il s'envole.

Un papier volette, au gré du souffle qui l'emporte, sans raison d'être, et avant qu'il retombe, tant qu'il vole encore, c'est beau. Mais ce n'est pas le papier lui-même qui a quelque chose de particulier, c'est plutôt ton regard qui l'a rendu beau !

Parleur A laisse le bout de papier tomber au sol et baisse la tête. En même temps, sur un grand écran au-dessus de la scène, apparaît l'image d'un sac en plastique volant dans le vent.

Alors, même un sac, un truc en plastique, gonflé, soulevé par le vent, lorsque tu l' observes, gonflé et soulevé par l'air, tourner en voletant, même un sac-poubelle devient magnifique.

C'est cet œil-là qui a donné un sens à ton existence, qui t'a apporté parfois un bonheur rare, sinon, sans ce regard, ce monde matériel serait si fade.

L'écran s'éteint, Parleur B grimace en reculant et la lumière de plus en plus sombre fait ressortir la silhouette de Parleur A.

Parleur A. Ce type-là qui t'attend, il attend que tu ailles vers lui. Quand tu t'approches, il s'éloigne, mais pas trop, il reste toujours devant toi, faisant semblant de ne pas t'apercevoir. Il te piège ainsi dans son jeu, ce salopard !

Il t'introduit dans un univers qui paraît prometteur, à peine éclairé par une lueur, mais en réalité, il n'y a rien, il te manipule de sorte que tu le

suives toujours.

C'est un vieux con, tu le sais bien, pourtant tu ne peux t'empêcher de te laisser duper pour te débarrasser de la solitude. Il t'attend comme un amant, et ce qu'il y a de plus pervers, c'est ce travestissement. Te séduisant par son jeu, ce type-là est aussi con que ce monde. La seule différence est que ce monde reste dans l'inertie, tandis que lui est parfaitement lucide !

Parleur B balance légèrement le corps.

Tu le poursuis, tu zigzagues en dansant. Et tu te mets à chanter, tu chantes un chant de bataille, un chant dégueulasse, tu chantes n'importe quoi, même s'il n'y a rien à chanter, tu chantonnes quand même quelque chose. En fin de compte, si tu chantes, c'est parce que tu as envie de chanter, pour te soulager. On chante ceci ou cela, ce besoin-là, c'est comme le besoin de respirer, comme certains ont besoin d'écrire, ou comme tout le monde a besoin de pisser.

Parleur B arrête d'un coup son balancement, reste immobile. Les répliques suivantes entre les deux parleurs se passent comme un dialogue, mais les interlocuteurs ne se regardent pas.

Parleur B. C'est trop tard !

Parleur A. Qu'est-ce qu'il y a ?

Parleur B. Ce qui est passé est fini, c'est toujours trop tard.

Parleur A. La vie pour chacun n'existe qu'une fois.

Parleur B. C'est ça.

Parleur A. Une fois sa vie ratée, personne ne peut plus la récupérer, faut-il encore le répéter ?

Parleur B. Alors, avant de rater, de casser ta vie, avant de la foutre en l'air, d'en finir, réfléchis bien ! Prends ton temps pour éviter de la briser trop rapidement !

Parleur A. C'est pourquoi maintenant tu hésites, ne sachant où mettre le pied, retenant ton haleine.

Parleur B. Voilà, il faut savoir à un moment donné arrêter ton pas, stopper l'accélération vers la fin que tu prévois, surtout à ton âge.

Il faut savoir suspendre d'un coup la dégradation de ta vie avant de la laisser tomber, pendant que tu l'as encore, tant que ta volonté décide encore avant de s'en aller, tu prendras ton temps pour un oui ou pour un non, hélas ou bon, bah ou ah, pour choisir ta façon de mourir, tout en sachant que, finalement, cela ne changera rien à ta fin, mais pendant que tu lèves ta jambe et avant que tu poses ton pied, tu éprouves mieux encore de l'envie ou au contraire du dégoût, ce moment d'hésitation ne te figera pas, et juste à cet instant, de multiples choses apparaîtront en toi et à travers toi, elles se précipiteront et aussitôt disparaîtront, c'est bien ça non ?

Parleur A. Et pendant ce moment d'hésitation, tu sentiras que ce qui va être cassé est précieux, que ce que tu vas rater est beaucoup plus désirable, mais tu l'as quand même raté ou cassé, puisque tu ne peux revenir en arrière.

Parleur B. C'est exactement ça ! Tout ce qui est passé, si tu ne parviens pas à le faire revivre, et justement tu n'y parviendras jamais, puisque c'est comme s'il n'y avait jamais rien eu, ce bonheur ou cet amour passé ne te consolera point, ils sont comme des reflets dans l'eau, et disparaissent aussitôt que tu les touches, aussi réels qu'illusoire. Plonger dans le passé, c'est comme boire du poison.

Parleur A. C'est pourquoi tu refuses de languir dans la tromperie des souvenirs, non, tu n'accepteras pas de te suicider comme ça. Tu ne fouilles pas ta mémoire !

Parleur B. D'ailleurs te souvenir de quoi ? De ce que tu as vécu ou de ce que tu as perdu ? Puisque le souvenir de ce que tu as vécu ne peut revivre encore une fois, et que celui de ce que tu as perdu ne fait que nuire de plus en plus au reste de ta vie, pourquoi se souvenir de ces choses inutiles ? Pour que ce que tu as fait de bien ou de mal, ainsi que tout ce que tu n'as pas réussi à faire, te fasse souffrir encore ?

Parleur A. Non, absolument pas ! Ni regret ni remords, tout ce qui pourrait te déprimer, t'amollir, laisse-le tomber ! Vis bien dans l'instant présent, fais ce que tu veux, ce que tu peux !

Parleur B. Mais qu'est-ce que tu peux faire, à ton âge ? Qu'est-ce que tu dois faire et qu'est-ce que tu peux encore faire avec ta vieillesse ? Voilà ton vrai problème.

Parleur A. C'est vrai, il est trop tard.

Parleur B. La vie est toujours comme ça !

Parleur A. Mais tu peux toujours recommencer...

Parleur B. Recommencer quoi ? Reprendre ta vie passée pour en refaire la même merde ? Une fois passé, tout est voué à l'oubli. Et après le passé, où est l'avenir ?

Parleur A. Alors vivre au jour le jour ?

Parleur B. En attendant un miracle : qu'une bombe explose au-dessus de ta tête, ou qu'on mitraille devant ou derrière toi, ou que tu tombes juste sur un attentat...

Parleur B marque un large sourire.

Parleur A. Tu ne crois pas au sourire.

Parleur B (*son sourire disparaît immédiatement*). Chien et chat ne sourient jamais, c'est vrai.

Parleur A. C'est une malice spécifiquement humaine ! On te sourit, on te séduit, pour te piéger, et ainsi impliqué, tu es tenté. Quand on te sourit, prends garde parce que jusque-là on n'est pas encore assez fort pour s'emparer de toi. Lorsqu'on parvient à te soumettre à son gré, on ne te sourit plus.

Parleur B. Bah !

Parleur B s'en va, fait un tour, s'arrête juste derrière Parleur A.

Parleur A. Tu entends des pas, l'un après l'autre, souples comme ceux d'un loup, ou ceux d'un chien, un chien méchant, qui te sautera à la gorge.

Parleur B. Non, ce n'est que le battement de ton cœur qui t'a fait peur. C'est toi-même qui t'effraies, c'est souvent comme ça.

Parleur A. Mais non, il y a quelqu'un qui te guette, qui t'épie, qui joue à cache-cache avec toi, le connard !

Parleur B. C'est un reste de pudeur qui t'a fait tressaillir, et la vibration de ton corps réveille ta fragilité et ta vulnérabilité, alors tu te sens plus vivant, plus près de ton essence humaine, sans parler de ta personnalité, ou de ton identité dont tu ne sais même plus si tu en possèdes une. C'est ainsi que tu es plus vrai, n'est-ce pas ?

Parleur A (*regardant la corde sous ses pieds, évitant de la toucher*). Alors, que faire du reste de ta vie ?

Parleur B (*s'approchant par-derrière tout près de Parleur A*). Prends la corde ! Tu la tires, tu la traînes, puis tu l'abandonnes avant de savoir ce qu'il y aura, c'est toujours comme ça. Faire ceci, faire cela sans arrêt, sans savoir de quoi il s'agit. Tu es toujours manipulé par ce qu'on dit, par ce qu'il faut, par on ne sait qui, tu es plus bête qu'un insecte, et devant ces gros hommes, malgré leur médiocrité, tu es tout petit. Et tu te laisses toujours tromper, même si tu triches toi aussi.

Parleur A. Puisque tu es si minuscule, tu ne peux piétiner les autres, tu es plutôt destiné à être écrasé. Et justement à cause de cela, profitant de la moindre fente, tu te faufiles aussi habilement que possible, comme la fumée, avant d'être détruit.

Parleur B. Félicitations si tu y arrives !

Parleur A. Tu n'as pas de principe, grand ou petit.

Parleur B. Tant mieux !

Parleur A. Tu ne te prends pas non plus pour la justice.

Parleur B. Trop lourde, trop pesante pour que tu puisses la supporter.

Parleur A. Tu ne juges pas...

Parleur B. Non, inutile, laisse ça à ceux dont c'est le métier.

Parleur A. Tu montres qu'un tel est tel, sans commentaire, mais avec une certaine élégance, parce que tu es avant tout un comédien.

Parleur B. Ah !

Parleur A. Tu as la phobie du sang, c'est pourquoi tu évites toute violence, bataille, bagarre, guerre en tout genre, entre États et nations, races

ou sexes, sauf parfois quand il s'agit d'une mise en scène, avec effets spéciaux.

Parleur B. Bravo !

La lumière sur scène devient encore plus sombre.

Parleur A. Tu tâtonnes, dans la pénombre.

Parleur B. De plus en plus affaibli.

Parleur A. Et si tu cries, tu vas perdre ta voix.

Parleur B. Devant cet inconnu, tu es on ne peut plus lâche.

Parleur A. Le problème n'est pas d'être lâche ou non, la lâcheté, personne n'en manque. On se suicide seulement lorsqu'on ne peut rien faire de sa vie, et qu'elle devient un rebut bon à jeter, ou bien qu'on est dans une impasse, sans voir d'issue, on se jette alors par la fenêtre, sinon on prend un revolver ou des somnifères, mais ce n'est pas ton cas. Du moins pour le moment, bien que tu sois enfermé, bloqué dans une angoisse incurable, heure après heure, minute après minute, ta vie s'enfoncé tout droit vers le gouffre, même si tu ne sais pas encore comment ça va se terminer, mais ça se terminera tôt ou tard.

Parleur B. C'est exactement ça, tu ne sais pas comment tu es ici, tu avais rendez-vous avec quelqu'un, à la gare, tu as raté ton train, comme si cela avait été fait exprès pour te piéger dans cette situation impossible. Et même si tu pouvais prendre demain un autre train, la personne qui t'a fixé le rendez-vous ne serait plus là, l'initiative de ton départ n'a plus de sens, et tu devras trouver une autre motivation pour aboutir à quoi ? Points d'interrogation ou de suspension...

Parleur A. Si tu pouvais être suspendu à un endroit où tu ne cesserais pas de réfléchir sans être tenté d’aller quelque part vers un point final, ce ne serait pas si mal, et tu ne prendrais pas la peine de te creuser la tête pour trouver une solution.

Parleur B. De toute façon, ta vie en aura une, fatale ou non, c’est la loi de la nature qui décide, à laquelle tu ne résistes pas.

Parleur A. Que dire d’autre ? Si tu as encore des mots...

Parleur B. Oh ! les mots, tu y recours toujours, et heureusement qu’il y en a assez pour que tu puisses t’amuser avec et dissiper ta solitude, sinon, dans la torpeur, sans manipulation verbale, ce serait pire que l’absence de morale, quelle horreur !

Parleur A. Non, tu ne peux te laisser engoutir par le mutisme, et tu sens sa progression qui te ravage zone après zone, et qui ronge ton cœur, non, tu ne renonces pas à ton évidence, de plus en plus envahie par l’inertie, tu dois réclamer à haute voix...

Parleur B (*s’adressant à Parleur A*). Mais à qui, et à quoi bon ?

Parleur A. Tu balbuties, tout seul tu peux entendre tes inepties.

Parleur B. Mais tu es pire qu’une pierre. La pierre, elle est avec son ombre, on peut la regarder de tous les côtés, quelle beauté, pour toujours, pour qui sait la regarder.

Parleur A (*s’adressant à Parleur B*). Quant à toi, espèce de minable, déjà pourri avant d’être momie, c’est vraiment stupéfiant de te voir vieillir, c’est pire que de mourir. Tu ne peux pas te laisser abattre !

Parleur B. Belle parole, facile à dire, mais tu te laisses atteindre, détériorer, paralyser, consumer par cette saloperie de vieillesse, tu vois son

visage dans la glace, tu la caches en vain, tu sens son souffle quand tu marches, tu lui cèdes sans arrêt le terrain, et tu reculeras jusque dans ton dernier recoin, cloué sur ton lit d'agonie, à attendre qu'elle t'impose la fin, une fin aussi banale que stéréotypée. Et toi, dépourvu de toute dignité, tu la supplies, tu mendies la survie, mais finalement tu ne lui échapperas pas.

Parleur B quitte Parleur A et s'éloigne de plus en plus.

Parleur A. Une vie, si fragile et si minuscule, lorsque c'est fini, elle ne vaut tout au plus que quelques larmes s'il reste des liens sentimentaux, sinon, une vie, c'est quoi ? Menue monnaie, une petite pièce parmi d'innombrables autres, qui ne coûte rien, une fois perdue, tombée sans écho. Et comment une pièce peut-elle se faire importante, se faire entendre ?

Tu devras la jeter le plus loin possible ! Ce qui compte pour toi, c'est ce geste-là. En te voyant jeter le reste de ta vie comme une pièce de monnaie, tu éprouves de l'enchantement dans cet élan.

Tu ne te laisses pas manipuler par la vieillesse, avant de mourir, d'être englouti dans le gouffre de l'oubli, il vaut mieux que tu prennes ta vie dans tes mains, que tu l'achèves dans sa plénitude et en pleine joie.

Tu ne te suicides pas, mais tu te tues. La différence est que le suicide résulte de l'abandon dans le désespoir total, tandis que l'auto-assassinat vient d'une clairvoyance, c'est prendre sa mort dans ses propres mains et l'examiner en toute lucidité.

C'est toi qui manipules ta mort, avant qu'elle vienne subitement, tu arranges à l'avance cette saloperie, tu la mets en scène comme un spectacle, ou plutôt comme une farce. Le suicide est avant tout tragique, l'assassinat de soi doit être drôle et amusant. Tu trouveras alors un orgasme dans la casse, et cela deviendra un affrontement excitant !

(Parleur A monte sur une poubelle.)

Tu grimpes pour la dernière fois au sommet de ta vie, pour dominer ce monde misérable, et tu montes ce spectacle burlesque, pour toi tout seul, une farce stupide, mais plus belle que la vie elle-même qui n'est en fait qu'un immense marécage !

(Parleur A regarde en bas, et de l'eau noire coule du fond de la poubelle.)

Au reflet de la lune, ton ombre apparaît, et tes murmures s'entendent comme un ruisseau, que c'est triste, ça te donne envie de pleurer.

Mais un héros ne pleure jamais, même si tu n'en es pas un, tu ne pleurniches pas, tu triches seulement, tu fais semblant de pleurer pour évacuer la tristesse.

D'ailleurs tu n'as jamais été un héros, tu ne t'es jamais battu pour une cause publique, tout comme tu n'as jamais été porte-parole d'un rassemblement de masse, du reste, tu es aussi loin de la masse que du pouvoir, même si on te confiait certaines responsabilités, tu les renverrais à ceux qui te les auraient imposées, non, tu refuses ce genre de devoir autant qu'un pouvoir quelconque, que personne, entre parenthèses, ne t'a jamais confié.

Parleur B. Puisque sa vie est gâchée, que soit anéanti le reste.
Puisque la vie est un borbier, il se noircit plus encore.
Puisqu'il n'y a pas de salut, il vaut mieux le tuer !

Parleur A. Que le cow-boy soit Dieu !
Que Madona soit pute !
Que tout cela soit pub !
Que soient les poulets fous, les vaches folles !
Que notre planète soit complètement polluée !
Que l'air soit surchauffé !
Que les génies aillent sur la lune !

Que les races soient génétiquement conçues !

Que les faibles disparaissent tous !

Mais avant que tout cela arrive, avant qu'une ère nouvelle enflamme de nouveau le sang, avant que la rage regagne les gens, tu te tues.

C'est une fête que tu te donnes à toi tout seul, d'autant plus que tu as travaillé toute ta vie, sans savoir pour qui. Et si tu réserves le reste de ton existence à un tel amusement, n'est-ce pas normal ?

Parleur B. C'est plus raisonnable que naturel. Que ta vie s'achève à temps et à ton aise, c'est quand même beaucoup mieux que de mourir comme une mouche coincée dans une vitrine.

Parleur A. Pourquoi es-tu encore là ? Ce que tu as à dire, tu l'as dit.

Parleur B. Ça te gêne ? Quand tu décides de terminer ta vie, qu'elle s'achève !

C'est tout simple.

Parleur A. Mais qu'est-ce que tu regardes encore ? Il n'y a rien à voir.

Parleur B. Un certain fil invisible... qui voltige en l'air... qui te tient encore...

Parleur A. Que tu es seul à voir et auquel tu es seul à croire, c'est ça ?

Parleur B. C'est exactement cela, que tu crois seulement avoir.

Parleur A. Va-t'en !

Parleur B. Mais tu n'arrives jamais à le saisir, ta vie n'est-elle pas aussi comme cela ? Comme un singe attrape la lune dans l'eau.

Parleur A. Mais écoute, quand tu ramasses les reflets de lumière, même dans un marécage, que c'est beau !

Parleur B. En fait, tu ne récupères rien d'autre que de la saleté.

Parleur A. Peu importe, ce qui compte, c'est ce geste-là ! Et tu te contentes de ce moment où tu ramasses les reflets sans avoir la suite. Et ce que tu cherches, c'est juste ce sens du beau !

Parleur B. Un sens dans le vide, un sens dans le non-sens, un sens qui ne regarde pas les autres, qui n'existe qu'à cet instant, présent ici avec toi. C'est toi qui l'évoques, sachant bien que tu as beau être un esthète, après ta mort, tout sera fini. Et ce sens n'existe que dans l'immédiat, momentanément avec toi, il ne dépasse pas l'au-delà.

Parleur A. Tu te fous de tout ce qui ne va nulle part ! Et tu es si égocentrique, et tu n'as que le sens du beau, voilà la seule vocation que mérite ta vie éphémère, l'ultime sens qui subsiste dans cet univers.

Parleur B. Oh, quelle merveille !

Parleur A. Et justement c'est cela que tu cherches dans l'immédiat. L'avant ou l'après, tu t'en fous. Quel miracle ici présent, tu vois, tu écoutes, tu sens, tu goûtes, tu touches, tu jouis et tu souffres. Et que ton être soit reconnu seulement au moment où tu balbuties !

Parleur B. C'est pour cela que tu as besoin de blabla, pour t'affirmer, et à part les mots, qu'est-ce qu'il te reste ?

Parleur A. Arrête !

Parleur B. Bon, on se tait.

Parleur A. Dieu est-il vraiment mort ?

Parleur B. Il paraît.

Parleur A. Et son fils Jésus-Christ est-il mort avant lui ?

Parleur B. Probablement.

Parleur A. C'est pourquoi tant de soi-disant sauveurs qui se sont ainsi proclamés ont surgi sur notre trop petite planète pour la ravager ensuite.

Parleur B. Peut-être que ça explique toutes ces calamités sur terre.

Parleur B se tourne vers le fond de la scène où une porte ouverte est à peine visible.

Parleur A. Il s'en va, ce type regarde devant lui. Comme s'il y avait vraiment quelque chose à voir. Mais en fait, au-delà, pas de souffle, pas d'air, pas de motif, pas de rythme, pas de figure, pas de forme, pas de tournure, pas de syntaxe, pas d'odeur, pas de goût, pas d'ouïe, pas de toucher, tout est flou...

Parleur B sort par la porte noire, fait tomber du haut une corde juste devant Parleur A qui la saisit.

À ce monde qui se dégrade comme l'art, tu declares, au nom d'un raté, de quelqu'un qui a gâché sa vie, la mort d'un individu fragile et en faillite !

Parleur B réapparaît, discret, derrière la porte, ne montre que sa tête, regardant Parleur A passer la corde à son cou.

Avant le Jugement dernier, avant le Déluge, avant la fanfare des anges, tu te tues...

Parleur B sort par la porte, lorsque Parleur A ferme les yeux.

Un tourbillon vague t'emporte on ne sait où...

Parleur B entre discrètement par la porte, s'approche tout doucement de la poubelle.

Parleur A ouvre les yeux.

L'extase de cet instant est comme un orgasme spirituel, et pourquoi pas physique ? S'il n'y parvenait pas, il serait minable, ce connard !

D'un coup, Parleur B fait tomber la poubelle.

Parleur B (*il s'adresse au public*). Il est foutu.

En reculant, Parleur B observe l'homme pendu, en parsemant la scène de petits morceaux de papier blanc.

Signal d'alarme.

Ils vont bientôt arriver !

En reculant, Parleur B baisse la tête, reste immobile sur scène.

Paris, 2000

Cette pièce a fait l'objet d'une commande d'écriture du ministère de la Culture français. Elle a été mise en espace par François Rancillac en 2001 dans le cadre de la Semaine de la SACD au Studio de la Comédie-Française. En 2003, elle a été créée dans le cadre de « L'Année Gao à Marseille » au Théâtre du Gymnase, mise en scène par l'auteur et Romain Bonnin.

L'Autre Rive

Traduit du chinois par Noël
et Liliane Dutrait

TEMPS

Indéterminé et imprécis

LIEU

Du monde réel à une autre rive improbable

PERSONNAGES

L'acteur qui joue avec les cordes

Le joueur de cartes

Le vendeur d'emplâtres en peau de chien

La femme

La jeune fille

La folle

Les mannequins

L'homme

Le jeune homme

L'ombre

Le cœur

La mère

Le père

Le maître Chan

La vieille femme

L'homme qui surveille le cercle

Les acteurs

La foule

La pièce peut être jouée dans un théâtre ou dans une salle de séjour, une salle de répétition ou un entrepôt vide, un gymnase ou la grande salle d'un temple, sous un chapiteau de cirque ou sur une place vide. La seule condition est de pouvoir y installer les éclairages et la sonorisation nécessaires. Les acteurs peuvent jouer parmi les spectateurs, ou bien ce sont les spectateurs qui peuvent se trouver parmi les acteurs.

L'acteur qui joue avec les cordes. J'ai ici une corde, nous allons faire un jeu, sérieusement, comme des enfants qui s'amuse. Notre pièce commence avec un jeu.

Bon, je te prie de tenir le bout de cette corde, voilà, entre nous s'est établi un lien. Auparavant, moi, j'étais moi, toi, tu étais toi. Avec cette corde, toi et moi sommes reliés.

À présent, toi et moi, allons courir chacun dans une direction opposée, tu m'entraîneras, et moi je t'immobiliserai. Nous sommes comme deux sauterelles attachées à la même ficelle, aucune ne peut s'enfuir. Bien sûr, nous sommes aussi comme le mari et l'épouse. *(Une pause.)* Non, cette comparaison n'est pas bonne.

Si je tends cette corde, on verra qui est le plus fort de nous deux. Le fort tirera l'autre et le faible sera tiré, bien sûr, voilà un jeu de tir à la corde, une confrontation de force, il y aura donc un gagnant et un perdant.

Si je te tire en passant la corde sur mon dos, tu deviendras une sorte de chien mort. Si, au contraire, c'est toi qui manies la corde, je deviendrai un âne ou un cheval, une sorte de bête de somme que tu guideras. C'est pourquoi les relations entre nous n'ont rien de figé.

Nous pouvons aussi établir des liens encore plus complexes. Par exemple, si tu tournes autour de moi en me prenant comme centre, tu deviendras mon satellite. Si tu ne consens pas à tourner autour de moi, je pourrai aussi bien tourner sur moi-même et en plus croire que c'est vous tous qui tourbillonnez autour de moi ; en fin de compte, est-ce toi qui tourneras ? Ou bien moi ? Est-ce moi qui t'encerclerai ou toi qui m'encercleras, ou bien est-ce toi et moi qui tournerons, ou toi et moi qui tournerons en encerclant les autres, ou eux qui tourneront en nous encerclant, toi et moi, ou bien est-ce que nous tous tournerons autour de Dieu ? Mais que Dieu existe ou pas, ça, on ne peut le prouver. Peut-être est-ce seulement l'univers qui tourne sur lui-même comme une meule. Cela nous conduit de la philosophie à la science, tandis que nous, nous continuons notre jeu.

Vous pouvez tous prendre une corde et vous amuser à faire toutes sortes de jeux, et ces genres de jeux seront difficiles à épuiser. Tous les types de relations entre les hommes peuvent être incarnés par une corde. Voilà en quoi consiste ce jeu avec une corde.

Les acteurs se mettent deux par deux et prennent chacun l'extrémité d'une corde. Ils peuvent aussi changer de partenaire ou se relier pour un court instant avec un autre groupe, mais ils changent très rapidement. Le jeu s'anime de plus en plus, la tension augmente, il est de plus en plus violent, sans cesse accompagné de cris et d'appels.

L'acteur qui joue avec les cordes. Arrêtez-vous tous, s'il vous plaît ! Nous allons faire ce jeu sur une plus grande échelle et le rendre plus complexe. Par exemple, veuillez me passer toutes les extrémités des cordes et garder dans vos mains l'autre bout, ainsi j'établirai avec vous toutes sortes de relations différentes, certaines cordes seront tendues, d'autres relâchées, certaines lointaines, d'autres proches, et chacune de vos attitudes exercera une influence sur moi. Chacun de nous est impliqué dans ce bas monde changeant et complexe. *(Une pause.)* Comme des mouches prises dans une toile d'araignée. *(Une pause.)* Ou comme des araignées. *(Une pause.)*

Les cordes sont comme nos mains. *(Il ouvre la main, son partenaire aussi, la corde tombe à terre.)* Ou comme nos antennes. *(Il ouvre la main,*

son partenaire également.) Comme notre langage aussi, bonjour, comment allez-vous ! (Une autre corde à terre.) Comme notre regard aussi. (Une nouvelle corde est réactivée.) Et même nos pensées. (Dos à dos, les deux partenaires continuent à communiquer.) Si toi tu ne penses pas à elle, c'est elle qui pense à un autre. (Il passe près d'elle en effleurant son épaule, mais elle fixe un autre.) Toutes ces cordes nous entravent tous autant que nous sommes.

Nous regardons...

Les acteurs semblent communiquer entre eux grâce à des cordes invisibles.

Nous scrutons...

Nous examinons...

Il y a séduction et attirance...

Manipulation et soumission...

À partir de là, le jeu des acteurs est accompagné de toutes sortes de cris et de plaintes, sans avoir recours aux mots.

Affrontement...

Attachement...

Rejet...

Enchevêtrement...

Abandon...

Accompagnement...

Dérobade...

Chasse...

Poursuite...

Encerclement...

Condensation...

Éclatement...

Dispersion !

Repos !

À présent une rivière se trouve devant nous, et non plus une corde, il nous faut la traverser pour atteindre l'autre rive.

Les acteurs (*tour à tour*). Ah ! allons sur l'autre rive ! Allons sur l'autre rive ! Sur l'autre rive ! Sur l'autre rive ! Sur l'autre rive !

Ah... Ah... Ah...

Que l'eau est claire !

Oh, qu'elle est fraîche !

Attention, les cailloux me blessent les pieds !

Quelle sensation exceptionnelle !

Un bruit de rivière s'élève peu à peu.

Elle est profonde cette rivière ?

Traversons à la nage !

N'y va pas tout seul !

Oh, regarde l'écume qui scintille dans le soleil...

C'est drôle, on dirait une cascade.

Un barrage, l'eau de la rivière semble s'écouler par-dessus.

C'est comme une longue source qui coule au milieu.

Plus loin, l'eau est bleu sombre, comme c'est profond !

Les poissons me passent entre les cuisses...

C'est vraiment excitant !

Je ne tiens plus debout.

Ne t'inquiète pas, tiens-toi à moi.

Il y a un tourbillon là-bas...

Faites attention les uns aux autres, donnez-vous la main.

Allons dans le courant rapide.

Allons vers l'autre rive !

Cette autre rive, personne ne peut la voir.

Tenez-vous bien, les uns derrière les autres.

Là-bas, l'eau est vert foncé.

Oh, d'un coup j'en ai au-dessus de la taille !

J'ai la tête qui tourne.

Ferme les yeux.

Regarde devant, regardez tous devant, regardez tous devant !

Regardez l'autre rive.

Pourquoi je ne la vois pas ?
Nous allons nous noyer.
Allons nourrir les poissons.
Si l'on doit mourir, tout le monde mourra ensemble !
Les filles, ne dites pas de bêtises, concentrez plutôt votre attention.
Le courant est très fort, avancez en suivant les hauts-fonds, remontez
le courant !

Je n'y arriverai jamais, c'est sûr !
Où se trouve l'autre rive ?
Elle est tantôt brillante tantôt sombre.
Y a-t-il la lumière sur l'autre rive ?
Sur l'autre rive, il y a tant de fleurs, un monde florissant.
Trêve de poésie ! Je ne tiens plus debout !
J'ai peur de ne pas y arriver, ne m'abandonnez pas.
Tu as senti ? Nous flottons dans la rivière.
Comme des bouchons de liège.
Ou comme des algues.
Pourquoi aller sur l'autre rive ? Je ne comprends pas.
C'est vrai, pourquoi aller sur l'autre rive ?
L'autre rive, c'est l'autre rive. Tu n'y arriveras jamais.
Mais tu dois quand même y aller, pour voir ce qu'il y a.
Je ne vois strictement rien.
Il n'y a ni oasis ni lumière.
Nous sommes dans l'obscurité totale.
C'est vraiment ainsi...
Non, je n'arrive pas à traverser...
Nous n'avons pas le moyen...
Nous devons l'atteindre !
Mais pourquoi enfin ?
C'est une obsession, l'autre rive, l'autre rive.
Non, non, je n'y arriverai pas, je veux rentrer chez moi !
Nous ne pouvons déjà plus reculer.
Impossible de revenir.
On ne peut vraiment pas.
Ah !...
Qui est-ce ?
Je ne sais pas.

Silence, on n'entend que le bruit du courant.

Qui a poussé un cri ? Avez-vous entendu ?
Vous avez tous entendu, mais personne ne donne de réponse.

Silence.

C'est un bras mort.
Il ne reste plus que l'oubli.

Hébétée, la foule sort lentement du bras mort. On entend une musique très faible. La foule rejoint peu à peu la rive, chacun est exténué et se couche sur le sol. La femme apparaît dans l'obscurité. Elle hésite, avance dans toutes les directions, comme un filet de fumée légère. Elle examine les hommes couchés sur le sol qui ont perdu la mémoire, se déplace légèrement au milieu d'eux, les touche pour les réveiller un par un. Les gens ouvrent les yeux les uns après les autres et relèvent la tête ; ils se retournent, la regardent, ils ont l'air de vouloir dire quelque chose, mais n'y parviennent pas.

La femme (*elle lève la main*). Ceci est une main.

La foule (*toujours confusément*). Ç... Cé... Ceç... Ceci, ççç... c'est...
u... une... ma... main...

La femme. Main...

La foule. Main... pain... saint... vain...

La femme. Ceci est un pied.

La foule. Ç... Cé... Ceç... Ceci, ççç... c'est... u... un... pi... pied...

La femme (*elle montre ses yeux*). Les yeux.

La foule. Lez... lez... yeux... yeux...

La femme (*en faisant des gestes*). Vos yeux regardent vos pieds !

La foule (*dans un désordre total*). Yeux... gardent... chassent... vos... pié... piétés...

La femme rit, la foule l'imité, d'un rire stupide.

La femme (*elle cesse de rire, un peu affligée*). C'est une main...

La foule. C'est une main... c'est une pain... c'est une saint... c'est une main...

La femme. C'est un pied.

La foule. C'est un nez, c'est un pré, c'est un gué, c'est un pied...

La femme. C'est un corps... ton corps...

La foule. C'est un corps, c'est un corps, c'est le corps, ton corps, c'est ton corps, c'est corps, c'est corps ton...

La femme (*elle secoue la tête, elle ne peut faire ses gestes avec plus de patience*). Ma main... mon corps... mes pieds... c'est moi.

La foule. Ma pain, ma main, mon corps, mon nez, mon corps de main de pied de mon pain de mon corps de mon pied c'est moi de ma main de mon pied de c'est oie !

La femme. Dites : moi...

La foule. Dites moi dites moi dites moi dites moi dites moi !

La femme (*elle secoue la tête, elle désigne son corps, des yeux à la bouche puis jusqu'à ses pieds*). Moi.

La foule (*enfin tous ensemble*). Moi.

La femme. Bien !

La foule. Lien ! Tien ! Bien ! Rien !

La femme (*elle baisse les bras découragée, réfléchit un instant et désigne quelqu'un dans la foule*). Toi.

La foule. Toi.

La femme (*elle fait un geste*). Moi et toi.

La foule. Moi et toi.

La femme (*elle rit*). Bien !

La foule (*riant aussi*). Bien !

Musique. Le rythme s'accélère.

La femme. Moi et lui !

La foule. Moi et lui !

La femme. Eux et moi !

La foule. Eux et moi !

La femme. Moi et vous !

La foule. Moi et vous !

La femme. Toi et tous.

La foule. Toi et tous...

La femme. À présent, quand vous regardez avec vos yeux, dites-moi qui vous regardez...

La foule. Regardez...

La femme. Dites-moi, vous avez vu qui ?

La foule (*tour à tour*). Vu lui, vu toi, vu moi, j'ai vu eux, ils ont vu toi, tu as vu tout le monde, nous avons vu eux...

La femme. Dites encore toucher, donner, plaire, aimer, et vous ne vous sentirez plus seuls.

La foule (*elle commence à s'animer*). Je touche toi, tu donnes à moi, j'aime lui, il aime toi, tu touches moi, je donne à lui, il aime toi, tu aimes moi...

L'homme sort de la foule.

L'homme. Qui es-tu ?

La femme. Une parmi vous.

L'homme. À présent, où es-tu ?

La femme. Sur l'autre rive où nous voulions aller sans y parvenir.

L'homme. Tu es donc celle qui s'est noyée en traversant la rivière ?
(La femme fait non de la tête.) Alors tu es son âme ? *(La femme continue à faire non de la tête.)* Ou bien tu n'existes que dans nos cœurs, tu n'apparais que lorsque nous pensons à toi ? Ou encore, tu n'es qu'une sorte d'esprit, tu guides tout le monde sur l'autre rive, pour que nous ne nous perdions pas ?

La foule *(en chœur)*. Je te déteste !

Tu me touches !

Je te frappe !

Tu me hais ?

Je la tourmente.

Il me trompe.

Tu l'insultes !

Je te dénonce.

Tu le punis !

Il intrigue contre moi.

Je te hais !

Tu le maudis !

Je te tue...

L'homme *(à la femme)*. Que tu es bonne !

La foule *(ils se tournent les uns après les autres vers elle, jouant avec les mots)*. Que tu es généreuse !

Que tu es adorable !

Tu es vraiment ignoble.

C'est un salaud.

Tu dis le contraire de ce que tu penses, hypocrite !

Tu joues toujours un double jeu, fripouille !

Elle te passe de la pommade, mais au fond d'elle-même elle est jalouse de toi.

Trop rusée, tu enseignes le langage aux gens pour séduire les hommes !

À voir ton air si doux, qui pourrait savoir si tu es une femme dépravée ou non ?

Elle a séduit mon mari !

Et elle sème le trouble parmi nos frères.

Une allumeuse, regardez, regardez-la...

Faut pas la laisser toucher nos filles, elle va toutes les perdre !

Méfiez-vous de son air réservé, en fait elle est plus salope que pute.

C'est elle qui fait que ce monde n'est plus en paix, elle qui d'ailleurs nous trouble tous !

La femme recule ; la foule l'entoure de toutes parts. Ils sont excités par leur langage qui devient de plus en plus pernicieux. Assaillie par les regards de la foule, la femme n'a plus aucun endroit où se cacher. Elle ne peut que chercher secours auprès de l'homme.

La foule (*encore plus furieuse*). Débauchée !

Vipère !

Sorcière !

Sans vergogne !

La femme serre fortement l'homme dans ses bras en implorant sa protection. La foule devient hystérique.

La foule. Regardez, regardez !

Pouah !

Débarrassons-nous d'elle !

Tirons-la !

Attrapons-la !

Déshabillons-la !

Étranglons-la ! Cette sale pute sans vergogne !

La foule se précipite, écarte brutalement l'homme et étrangle la femme dans la panique. Lorsque l'homme s'avance dans la foule et secoue le corps de la femme, celui-ci n'a plus de réaction. La foule est atterrée.

La foule. Elle est morte.

Morte ?

Morte ?

Elle est morte !

(La foule se disperse en hâte.)

Étranglée ?

C'est toi...

Non, c'est lui qui a commencé.

C'est toi qui as crié le premier !

Je n'ai fait que suivre les autres, vous avez tous crié.

Qui a crié le premier ? Qui ?

Qui a crié de l'attraper, de la déshabiller, de l'étrangler ?

Qui ?

Tout le monde a crié.

J'ai crié parce que tu criais.

Je n'ai commencé à crier que parce que tout le monde criait.

Mais elle est morte à présent !

Elle a été étranglée vivante !

Je ne l'ai pas tuée.

Je ne l'ai pas tuée.

Je ne l'ai pas tuée.

Je ne l'ai pas tuée.

Non.

Non.

Non.

Mais elle est bien morte, même morte, elle est tellement adorable.

Elle est tellement belle, celui qui la voit ne peut s'empêcher de l'aimer.

Une peau de jade, sans le moindre défaut, si pure.

Et ses petites mains, si fines, d'une douceur indicible.

Mon Dieu, c'est vraiment une déesse Guanyin !

Si pure, si digne.

Elle nous a donné le langage, elle nous a apporté l'intelligence, et pourtant elle a été assassinée !

C'est vraiment un immense péché, vous êtes vraiment des hommes vils !

Tu parles de qui ?

Assassins ! Vous, c'est vous !

Tu oses me calomnier ? Espèce de salaud !

Espèce de canaille !

Voyou !

Dans la foule, on commence à se battre.

L'homme. Avez-vous fini ? C'est toi, c'est lui, c'est moi, c'est nous tous qui l'avons assassinée ! Sur cette autre rive, déserte, elle nous a donné le langage, mais nous n'avons pas su l'apprécier. Elle nous a donné l'intelligence, mais nous n'avons pas su l'utiliser ! Ce que nous avons fait est si horrible que nous en sommes nous-mêmes stupéfaits, mais nous sommes si lâches que nous n'osons pas le reconnaître.

La foule. Eh bien, dis-nous ce que nous devons faire maintenant.

Nous avons besoin d'un guide.

Un troupeau de moutons a besoin d'un mouton qui prend la tête. Nous te suivrons en tout.

L'homme. Je vous déteste, il vaut mieux que vous partiez chacun de votre côté.

La foule. Ah ! ne nous abandonne pas !

Nous avons décidé de te suivre, ça ne va pas ?

L'homme. Où aller ? Où pourrais-je vous emmener ? (*Il s'éloigne. La foule le suit.*) Ne me suivez pas ! (*Troublé.*) Même moi, je ne sais pas où aller.

*Il s'arrête, Il hésite à prendre une direction. La foule le suit de loin.
La mère apparaît devant lui.*

La mère. Est-ce que tu te souviens de moi ?

L'homme. Ah, maman !

La mère. Tu as bien failli m'oublier, non ?

L'homme (*il s'agenouille*). C'est vrai.

La mère (*elle lui caresse la tête*). Cherche-toi une femme, tu devrais fonder un foyer pour avoir un endroit où rentrer.

L'homme. Je voudrais encore faire quelque chose.

La mère. Tu es trop ambitieux.

L'homme (*il baisse la tête*). Je serai toujours ton enfant.

La mère. Ils te suivent tous ? Où vas-tu les emmener ?

L'homme. Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il faut avancer. C'est cela ? Maman !

La mère. Mon bon fils.

Elle serre sa tête contre elle.

L'homme. Maman, tes mains sont glacées ! (*Étonné.*) C'est l'enfer ici ? L'autre monde ?

La mère. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Il fait seulement un peu froid et un peu humide.

L'homme (*il s'éloigne d'elle*). Non, je dois sortir ! Je n'ai pas encore assez vécu !

La mère se retourne et disparaît. Après avoir hésité un instant, il se lance à sa poursuite. Une jeune fille lui barre le passage.

L'homme. Qui es-tu ? Je t'ai déjà vue quelque part, mais je ne me souviens plus de ton nom. Il me semble que nous habitons dans la même rue, il y a de très nombreuses années. Tous les jours, sur le chemin de l'école, j'espérais te voir, ne fût-ce que ta silhouette de dos et ta longue natte. Il me semble que tu portais toujours ces habits rouges, dès que je voyais cette natte et ces habits rouges, je ne pouvais plus calmer les battements de mon cœur... Je t'ai souvent suivie, jusqu'à la porte de ta maison, et lorsque tu te retournais pour fermer la porte une fois entrée chez toi, tu aurais pu m'adresser un sourire, mais tu restais toujours silencieuse, ah, je revois tes yeux. (*Il se frotte les yeux et la regarde fixement, mais elle a disparu dans l'ombre de la foule. À la foule.*) Nous devons sortir de ce lieu diabolique, sortir de cette obscurité, devant il y aura de la lumière. Dans la lumière il y aura des gens, nous pourrons alors faire sécher nos vêtements autour du feu et boire du thé chaud. (*Sur un ton incitatif.*) Et vous pourrez rentrer chez vous voir vos proches, femmes et maris, enfants et parents, tous ceux que vous aimez et qui vous aiment ! (*La jeune fille réapparaît derrière la foule.*) Qui es-tu ? (*Il lui barre le passage.*) Attends, je vais tout de suite pouvoir dire ton nom ! Il me semble aussi que j'ai écrit des poèmes pour toi, que nous sommes allés au cinéma ensemble, dans l'obscurité je t'avais pris la main, ta petite main sans force... (*Dès qu'elle se retourne, elle lui échappe et passe derrière lui, devenant encore plus illusoire. Il se retourne, mais quoi qu'il fasse pour la rechercher, il n'arrive jamais à la voir.*) Elle apparaît toujours dans mes rêves, et chaque fois qu'elle me tourmente, je n'arrive pas à trouver le moment de la délivrance. Mais je ne peux plus dire son nom, je ne parviens pas à voir clairement son visage, je n'arrive plus à l'attraper, mais je continue à subir ses tourments. (*À la foule des ombres.*) Pourquoi continuez-vous à me suivre ? J'ai besoin de calme, de solitude ! Je ne veux pas être toujours sous les regards de la foule, je n'ai pas besoin de vous, tout comme vous n'avez absolument pas besoin de moi. Ce que vous voulez, c'est un homme qui vous montre la route, mais dès que vous aurez

vraiment trouvé une issue, ou lorsque vous croirez en avoir trouvé une, vous partirez à la débandade en courant plus vite que les lièvres, et moi je ne ressemblerai plus qu'à une vieille chaussure que vous aurez jetée, ça je le sais parfaitement. Je n'ai besoin que d'amour, d'avoir une femme. Vous avez tous au moins un amour, vous avez tous possédé et avez été possédés, j'ai moi aussi parfaitement le droit d'aimer, d'aimer une femme, de la posséder, d'être aimé et d'être possédé. Je suis tout à fait comme vous, plein de désir et d'ambition, ce qu'on appelle aussi faire carrière, je veux devenir un homme fort mais qui souvent puisse être extrêmement faible, qui ne possède pas seulement esprit de justice, compassion et esprit de sacrifice...

Il se roule par terre comme un enfant capricieux en criant et pleurant.

La foule reste interdite. Après avoir chahuté tout son content, exténué, il se calme. Puis il se relève et se remet en route. La foule continue à avancer silencieusement derrière lui. Un point lumineux apparaît dans l'obscurité, qui augmente peu à peu. Sous une lampe à huile, le joueur de cartes boit seul. L'homme fait le geste de frapper à une porte ; la foule frappe trois fois dans ses mains.

L'homme. Excusez-moi, je vous dérange.

Le joueur de cartes (*sans lever la tête*). Entrez, asseyez-vous.

L'homme. S'il vous plaît...

Le joueur de cartes (*il abat une carte qu'il a en main et lève la tête*).
Vous jouez aussi aux cartes ?

L'homme. Oui, j'y ai joué.

La foule se presse en deçà de la porte.

Le joueur de cartes. Entrez, entrez. Vous voulez aussi jouer ? Fermez donc la porte, je déteste le vent, il fait vaciller la lampe, pour les joueurs de cartes, ça trouble la vue. Asseyez-vous tous en rond, bien sûr, il faudra que

quelqu'un soit le meneur de jeu. Que chacun de vous tire une carte, moi aussi je n'en prends qu'une, ça ne peut pas être plus impartial. Ma carte sera l'atout, puisqu'il faut toujours qu'il y ait un atout. Il vaut mieux que ce soit moi qui retourne ma carte, ce sera plus simple. (*Il retourne sa carte.*) Voilà, c'est le deux de pique, ce n'est pas par modestie, aux cartes, tout est question de chance. Si vous avez aussi tiré du pique, n'importe lequel, j'aurai perdu et vous serez tous gagnants. Mais si vous n'avez pas tiré de pique, quelle que soit la carte que vous avez, mon deux de pique sera plus fort, avez-vous compris la règle ?

L'homme. Que se passe-t-il selon qu'on a gagné ou perdu ?

Le joueur de cartes. Celui qui a gagné pourra boire de l'alcool dans ce pot.

L'homme. Et celui qui a perdu ?

Le joueur de cartes. Il aura un gage.

L'homme. Je n'ai ni fortune, ni terre, ni maison, ni femme.

Le joueur de cartes. Mais vous avez quand même une face, non ?

L'homme. Je ne comprends pas.

Le joueur de cartes. Vous allez comprendre très vite. Le premier qui perd, on lui colle une bande de papier sur la figure.

La foule. Ça c'est facile à faire.

Une bande de papier de quelle taille ?

N'importe quel papier peut convenir ?

La question est de savoir si votre pot contient véritablement de l'alcool.

Le joueur de cartes. Vous pouvez y goûter avant.

La foule. Ah, très bien !

Hm, il sent bon.

C'est vraiment de la bonne marchandise.

Moi aussi, je le goûte.

Ça vaut la peine de jouer.

Le joueur de cartes. Vous allez tirer une carte, vous avez tous vu la mienne. Chacun ne peut regarder que sa propre carte, vous ne devez pas vous entendre entre vous, c'est la règle !

La foule (*chacun tire fébrilement une carte*). Ça va, d'accord.

En fait, chacun joue pour soi.

Même si vous me laissez regarder, je ne le ferai pas.

Moi, je suis l'honnêteté faite homme.

Perdre ou gagner, peu importe, ce qui compte, c'est la tenue morale.

Bien dit.

Ceux qui ont tiré une carte gardent le silence.

Le joueur de cartes (*au premier qui a tiré une carte*). Montrez-moi votre carte. Vous avez perdu.

Cet homme (*hochant la tête*). Quel est mon gage ?

Le joueur de cartes prend une bande de papier, crache dessus, et la colle sur la joue de l'homme, ce qui le fait frissonner. La foule rit, l'homme, soulagé, rit à son tour.

Le joueur de cartes (*il se tourne vers un autre homme*). Et toi, l'ami ? (*L'homme lui montre sa carte.*) Perdu aussi.

Cet homme-là. Un gage donc.

Le joueur de cartes. Colle-la sur ton menton.

Cet homme-là prend une bande de papier, l'humecte de sa salive et se la colle sur le menton. Il a l'air un peu embarrassé, mais quand il voit que la foule rit, il se détend aussi.

Une troisième personne (une femme). C'est très marrant.

Le joueur de cartes (*il se tourne vers elle*). Et vous ?

Elle lui montre sa carte, puis elle la reprend en hâte.

La foule. Gagné ?

Elle a gagné !

Vous avez gagné ?

Elle minaude, fait des manières et secoue la tête.

La foule. Pourquoi vous ne vous collez pas de bande de papier ?

Allez, collez le papier, allez-y !

C'est la règle, personne ne peut faire exception.

Si vous ne le faites pas, nous ne le ferons pas non plus !

Une troisième personne (une femme). Ça me gêne un peu.

La foule. Et nous, ça ne nous gêne pas ?

Ça ne va pas, colle-la-toi sur l'oreille.

Oui, sur l'oreille.

Colle-la-toi sur le nez !

À chacun sa manière, on ne peut pas faire la même chose.

Mais tout le monde doit s'en coller sans aucune exception.

Chaque fois que le joueur de cartes regarde quelqu'un, celui-ci lui montre sa carte et se colle sagement une bande de papier sur le visage.

La foule (*tous se collent des bandes de papier sur le visage*). C'est très équitable.

Aucun doute là-dessus.

Celui qui perd accepte son gage de bon cœur.

Tous ceux qui ont un gage se collent un bout de papier.

Celui qui ne le ferait pas semblerait bizarre et redoutable.

Tous les visages étranges couverts de bandes de papier se tournent vers l'homme.

Le joueur de cartes. Hé l'ami, c'est à toi.

L'homme. Je ne joue pas.

Le joueur de cartes. Tout le monde joue, pourquoi pas toi ?

L'homme. Je trouve ce jeu ennuyeux. D'ailleurs, je dois m'en aller.

La foule. Oui, oui, nous devons tous partir.

Ne partez pas seul.

Où allons-nous ?

C'est vrai, où allons-nous en fin de compte ?

L'homme. De toute façon, je dois partir.

Le joueur de cartes. Si j'ai allumé une lampe ici et préparé de l'alcool, c'est pour jouer aux cartes. Je n'ai encore jamais entendu parler de quelqu'un qui viendrait ici et s'en irait sans jouer. Sinon, il ne fallait pas entrer !

La foule (*attrapant l'homme*). Allez, joue !

Joue !

Joue une fois et après on partira tous ensemble.

L'homme. Vous n'avez toujours pas compris ? C'est lui qui se joue de vous, ce n'est pas vous qui jouez aux cartes. Ce que vous avez en main, ce sont des cartes blanches, seule sa carte est un pique !

Le joueur de cartes ricane.

Partons ! Pourquoi perdre du temps avec ce type ?

Le joueur de cartes. Ici, ce qu'on appelle le temps n'existe pas. *(Il souffle sur la lampe à huile, la lumière minuscule se remet à briller doucement.)* Il n'y a que des lampes éternelles. *(De la lampe, il éclaire chacun par-dessous le menton, chaque visage couvert de bandes de papier ressemble à la face d'un monstre diabolique.)* J'adore quand la foule est nombreuse et agitée. Tu as peur ?

L'homme. Vous êtes un diable.

Le joueur de cartes. Tu ne leur as pas tâté les fesses ? Ils ont tous une queue bien poilue ! *(Il rit à gorge déployée en montrant les fesses des gens dans la foule et pousse devant l'homme les cartes qui n'ont pas encore été retournées.)* Tires-en une ! Montre-leur si c'est une carte blanche ou un pique ! *(Il tire une carte qu'il agite devant les yeux de la foule.)* Alors, dites-moi, c'est un pique ou une carte blanche ?

Un homme. Je n'ai pas bien vu.

Le joueur de cartes. Et toi, alors ?

Un autre homme. On dirait que c'est...

Le joueur de cartes. On dirait que c'est quoi ?

Un autre homme. Je pense que c'est un... pique.

Le joueur de cartes. C'est exact ! Et vous, mademoiselle, que voyez-vous ?

La jeune fille sage. Un pique.

Le joueur de cartes. Bien sage. Voilà une fille adorable. Et vous, monsieur, qu'en dites-vous ?

Il pousse le pot d'alcool devant lui.

Un autre homme. Un pique, c'est clair, un pique.

Il boit une gorgée d'alcool.

Le joueur de cartes. Vous pouvez dire que vous avez de la chance. (*Il s'emporte soudain.*) Comment peut-il raconter n'importe quoi comme ça ? Hein ?

La foule (*regardant le pot d'alcool*). Évidemment que c'est un pique, y a pas d'erreur.

Tout à fait clair, c'est un pique.

Nous l'avons tous vu.

Nous en sommes témoins, nous tous !

Le joueur de cartes. Tu as entendu ce qu'ils disent ? Pourquoi fais-tu exprès de dire que ce n'est pas un pique, mais une carte blanche ? Tu as peur. Je te le demande : as-tu mangé des souris ? Ces petites souris qui craquent sous la dent, qui bougent et qui couinent encore quand on les mâche, ces souris qu'on trempe dans la sauce, qui n'ont pas encore de poils et qui n'ont pas encore ouvert les yeux ? Si tu en as déjà mangé, tu devrais

oser dire la vérité. Ami, je te laisse encore une chance, dis-moi, c'est un pique ou une carte blanche ?

L'homme. Je pense que c'est encore une carte blanche.

Le joueur de cartes. Tu n'es vraiment pas quelqu'un d'intéressant, tu ennues tout le monde. Dites-moi, vous ne trouvez pas cet homme odieux ?

La foule (*en se passant le pot dont chacun boit une gorgée*). Odieux, odieux, odieux, odieux, odieux, odieux, odieux, odieux...

Le joueur de cartes (*il prend le pot d'alcool*). Que faire face à un homme si odieux ?

La foule (*elle l'entoure*). Il faut le chasser !

Qu'il fiche le camp !

Il ne cesse de troubler notre quiétude.

Cet homme est vraiment embêtant.

Pourquoi nous dérange-t-il comme ça en nous empêchant de boire ?

Il faut lui donner une leçon !

Il faut lui frapper les fesses !

Il faut lui ôter son pantalon !

La foule veut lui arracher son pantalon.

Le joueur de cartes. Réfléchis encore un peu, réfléchis encore !

L'homme (*en retenant son pantalon*). Mais je me souviens... il me semble que... c'était une carte blanche.

Le joueur de cartes se retourne et s'éloigne, le pot d'alcool dans les mains. La foule s'approche pour pousser et tirer l'homme, comme s'ils s'amusaient avec un oiseau.

La foule. Faites-le s'envoler !

Quoi ? Quoi ?

Voler comme un oiseau ?

L'homme n'est pas un oiseau, pourquoi apprendrait-il à voler ?

Ah, c'est vraiment formidable !

Allez, vole !

Baisse la tête et vole avec tes mains !

Le joueur de cartes. Ami, je suis certain que tu n'es pas quelqu'un de têtue !

La jeune fille sage (*prise de pitié*). On ne peut pas prendre une carte de pique pour une carte blanche, tu ne devrais pas dire n'importe quoi !

L'homme. Peut-être était-ce vraiment du pique...

La jeune fille sage. Alors, pourquoi dire que c'est une carte blanche ?

L'homme. Je pensais que ce devait être...

La jeune fille sage. « Devait être », ce n'est pas la même chose que « était ».

Le joueur de cartes. Toi, si tu as des ennuis, c'est parce que tu es vraiment borné, qu'est-ce que ça veut dire « devait » ? Il n'y a que être et ne pas être, devait, devait quoi ?

L'homme. Et pourquoi n'y aurait-il pas « devait » ?

Le joueur de cartes (*furieux*). Devait quoi ? Devait être ou devait ne pas être ?

La foule (*aussitôt elle le tire dans tous les sens*). Pas de « devait » ! Être ou bien ne pas être !

Nous voulons du pique, pas de carte blanche !
À bas les cartes blanches !
Le pique, c'est bien !

L'homme. D'accord... il me semble... que c'était... du pi...

La foule (*se frappant la poitrine et trépignant*). Dis-le clairement !
Plus fort !
Si tu ne le dis pas clairement, ça ne va pas !
Si ce n'est pas clair, on n'est pas d'accord !

L'homme. Du pi... pi... du pique...

Il tombe par terre.

La foule sort après avoir exécuté une danse étrange et maladroite autour du joueur de cartes. Une femme vêtue d'une robe de gaze blanche arrive. Elle recouvre l'homme de sa robe, puis elle se penche et s'enveloppe aussi dedans, formant une sorte de tas blanc qui disparaît au fur et à mesure que le son d'un tambour s'amplifie. Un grondement qui fait vibrer le corps résonne, un moine mince et élancé entre en scène en frappant frénétiquement un gros tambour de ses doigts, ses paumes, ses coudes et ses genoux. Le maître Chan entre, drapé dans sa robe de cérémonie, l'épaule droite découverte, mains jointes. La foule des moines et des nonnes vêtus de gris suit le maître. Ils avancent à la queue leu leu en psalmodiant : « Grâce soit rendue à Bouddha. » La récitation des soûtras se fait dans la confusion, chacun chante sur sa propre tonalité et sur son propre air. Le son s'élève et redescend, se mêlant à celui du tambour dans une grande cacophonie. L'homme suit la foule sans cesser de réciter lui aussi, mais, par moments, il observe tout autour. Chaque personne dans la foule pose sur le sol son tapis de prière et se met en position du lotus pour méditer. L'homme les imite. Le son des poissons de bois et des pierres sonores s'élève.

Le maître Chan (*genou droit à terre, les mains jointes en signe de respect, il récite*). Ô toi, Bouddha, qui veilles avec bonté sur tous les bodhisattva, qui les conseilles avec sollicitude, toi que le monde entier révère, dispense ton enseignement aux hommes et aux femmes de bien que

nous sommes, désireux d'atteindre Connaissance et Illumination. Comment faut-il atteindre la Loi, comment soumettre notre cœur ? Le Bouddha a dit : « Bien, bien, Subhuti, il en est ainsi que tu le dis, Bouddha veille avec bonté sur tous les bodhisattva et les conseille avec sollicitude, écoute à présent avec attention ce que je vais te dire... »

Au milieu de la rumeur de la récitation des sôûtras, la fumée d'encens monte en volutes. Tous méditent, yeux clos. L'homme a fermé aussi peu à peu les yeux. La jeune fille apparaît et s'accroupit dans un coin, les yeux mi-clos. Elle ressemble à un bébé qui dormirait de façon agitée dans une coquille d'œuf transparente, frappant de ses mains et de ses pieds cette coquille invisible. Caché derrière l'homme, le jeune homme se lève lentement et, avec précaution, il s'approche furtivement, pas à pas, de la jeune fille. Le son de la récitation des sôûtras diminue progressivement, la foule disparaît.

Le maître Chan (*on entend vaguement la récitation des sôûtras*). Hommes de bien, femmes de bien, recherchez la Connaissance et l'Illumination ! Comment atteindre la Loi bouddhique, comment soumettre votre cœur, c'est le Vénéré du monde entier qui l'enseigne : comment soumettre volonté, désir, plaisir et renommée. Bouddha dit à Subhuti et à tous les bodhisattva : ainsi faut-il soumettre votre cœur...

Le jeune homme tend la main et touche les doigts de la jeune fille qui, surprise, retire sa main.

La jeune fille. Ne me touche pas !

Le jeune homme. Tu es en train de faire tes exercices mentaux ?

La jeune fille. Oui.

Le jeune homme. Lesquels fais-tu ?

La jeune fille. Ce qu'on appelle la « petite circulation céleste ».

Le jeune homme. Existe-t-il une « grande circulation céleste » ?

La jeune fille. Je n'en sais rien.

Le jeune homme. Tu acceptes de faire une chose à laquelle tu ne comprends rien ?

La jeune fille (énervée). Cesse de me poser des questions, ça suffit !

Le jeune homme (narquois). Et sans doute ne sais-tu pas à quoi sert cet exercice.

Il lui tire la main.

La jeune fille. Hé, tu ne peux pas, tu ne peux pas...

Le jeune homme. Pourquoi je ne pourrais pas ?

La jeune fille. J'ai peur.

Le jeune homme. Qu'y a-t-il d'effrayant ?

La jeune fille. Ne me touche pas !

Le jeune homme. Et si je te touche ?

La jeune fille. Je risque de souffrir.

Le jeune homme. Et à présent, tu ne souffres pas...

La jeune fille. Je ne peux rien dire de manière sûre.

Le jeune homme (*il lui tire la main avec force*). Eh bien, je vais te faire mal !

La jeune fille (*suppliante, elle se débat*). Oh, non, ne me...

Le père entre, un parapluie à la main. Le maître Chan et la foule qui méditait ont disparu, ne reste que l'homme sur son tapis de prière, les yeux fermés.

Le jeune homme. Papa !

Le père. Cesse de faire des histoires, rentre à la maison avec moi !

Il l'entraîne.

La jeune fille disparaît.

Le jeune homme (*il se retourne pour regarder, nonchalamment*). Il ne pleut toujours pas à ce jour.

Le père. Il risque de pleuvoir.

Le jeune homme. Mais à l'instant présent, il n'a toujours pas plu, n'est-ce pas ?

Le père. Quand il pleuvra, il sera trop tard.

Le jeune homme. Et s'il ne pleut pas ?

Le père. De toute façon, il pleuvra ! Sinon, pourquoi aurais-je un parapluie ?

Le jeune homme. Tu te compliques toujours l'existence.

Le père. J'ai porté un parapluie toute ma vie !

Le jeune homme. C'est toi qui l'as voulu.

Le père. C'est sur ce ton que tu parles à ton père !

Il sort furieux.

Le jeune homme reste perplexe. L'homme est toujours en méditation sur son tapis de prière, les yeux fermés. Le son de la récitation des sôûtras s'élève, mais on ne voit pas le maître Chan.

Récitation des sôûtras. Bouddha dit à Subhuti et à tous les bodhisattva : ainsi faut-il soumettre votre cœur. Toutes espèces de vivants, nées de l'œuf ou nées de la chair, nées de l'humide ou nées de la mutation, ayant cœur ou n'en ayant pas, ou ayant la pensée sans l'avoir, je veux vous conduire et vous faire entrer dans le nirvâna du calme et de l'extinction...

Le jeune homme se retourne, derrière lui apparaît un mur humain. Alors qu'il ne sait comment le franchir, une vieille femme sort d'une fente du mur.

La vieille femme. Tu veux traverser, mon gars ?

Le jeune homme. Je veux juste jeter un coup d'œil.

La vieille femme. Jeter un coup d'œil, jeter un coup d'œil, tout le monde veut jeter un coup d'œil. Tu as de l'argent ?

Le jeune homme (*il tâte ses poches et finit par sortir une pièce*).
Voilà.

La vieille femme (*ricanant*). Tu crois que tu vas pouvoir te débarrasser de moi avec ça ? Est-ce que tu ne portes rien de précieux sur toi,

que ta mère t'aurait donné ?

Le jeune homme (*il réalise brusquement*). J'ai un stylo en or, ma mère me l'a donné pour mon anniversaire.

Il le sort et le lui montre.

La vieille femme (*elle prend le stylo et l'examine en détail*). Oui, c'est vraiment un objet précieux. (*Elle le met dans sa bourse et s'écarte de la fente du mur.*) Tu peux passer.

Le jeune homme (*hésitant*). J'ai peur que ma mère l'apprenne...

La vieille femme. Elle risque de te frapper ?

Le jeune homme. Je... difficile à dire...

La vieille femme. Tu diras que tu l'as perdu. Tu ne sais pas mentir ?

Le jeune homme. Ma mère me défend de mentir.

La vieille femme. On voit bien que tu es encore un enfant. Tout adulte est capable de mentir. Qui ne sait pas mentir ne peut pas vivre heureux. Allez, passe donc !

Il se faufile dans la fente du mur ; il lève la tête et voit de l'autre côté la jeune fille qui pleure silencieusement, le visage dans ses mains. Quand il veut se relever, deux voyous le frappent à tour de rôle. La jeune fille disparaît en même temps que le murmure de la récitation des soutras. Seul reste l'homme en position de méditation sur son tapis de prière, les yeux fermés.

Le vendeur d'emplâtres en peau de chien. Emplâtres en peau de chien ! Emplâtres en peau de chien ! Emplâtres transmis par mes ancêtres

depuis treize générations. Soignent par application blessures externes et internes, contusions et bosses, malaises cardiaques, morsures de chiens enragés, maladies d'amour de la jeunesse, frayeurs des enfants et apoplexies des vieillards, possessions diaboliques et atrocités inhumaines. Si une première application est inefficace, recommencez ! Ah ! Emplâtres en peau de chien à vendre ! Vente d'emplâtres en peau de chien ! Intoxication par les plantes ou par un mauvais remède, stérilité féminine, impuissance masculine, et même outrages aux bonnes mœurs, sitôt traités, sitôt guéris ! Hé ! Pour les bègues, les gueules de travers, les femmes jalouses, les hommes qui crient vengeance, les pères qui n'aiment pas la mère de leurs enfants, les enfants qui désobéissent à leurs parents, les visages vérolés, les pieds galeux, si une application ne suffit pas, faites-en une autre, et si le résultat n'est pas là, c'est remboursé. Vente d'emplâtres en peau de chien, achetez vite mes emplâtres en peau de chien ! Profitez de l'occasion, une fois ratée, elle ne se représentera pas.

Le jeune homme, hors du cercle de la foule, finit par se relever. Entre la folle.

La folle (*elle s'approche de lui*). Ils disent que je m'empare des hommes, mais ils ne disent pas que ce sont eux qui viennent me voir en cachette pour coucher avec moi. Ils disent que je suis une dépravée, comme si eux-mêmes n'avaient jamais recherché le plaisir sur le corps d'une femme.

Le jeune homme recule et l'évite. La foule s'approche d'eux en cercle.

La foule. Voilà la folle.
La voilà cette folle !
Voilà la folle !

La folle. C'est vous qui êtes fous !

La foule. Regardez, regardez,
Elle dit des folies.

La folle. C'est vous qui dites des folies.

La foule rit à gorge déployée.

Le vendeur d'emplâtres en peau de chien (*au même moment*). Si vous avez de l'argent, sortez-le, si vous n'en avez pas, honorez-moi seulement de votre présence, emplâtres en peau de chien à vendre ! (*Il jette une poignée d'emplâtres sur le sol.*) Grand sacrifice, je brade ! Venez voir et vous fournir, mesdames et messieurs, c'est donné ! C'est donné ! Pouah ! Espèce de sale pute !

Il ramasse ses emplâtres et sort.

La folle. C'est toi qui brades ! (*La foule continue à rire.*) De quoi riez-vous ? Vous riez de vous-mêmes ! Est-ce que vous n'êtes pas prêts à tout pour coucher avec une femme ? Tous autant que vous êtes, vous avez l'air d'êtres humains, mais vous êtes des chiens, des chiens, des chiens sauvages !

La foule des hommes (*à la foule des femmes*). Il ne faut pas la laisser dire n'importe quoi. Emmenez-la.

La folle. Pourquoi avez-vous peur que je parle ? Vous cachez votre saleté en vous-même. À l'instant, vous voulez absolument m'éviter, mais je sais parfaitement ce que vous pensez en vous-même.

Elle rit stupidement.

La foule des hommes. Emmenez-la ! Emmenez-la !

Des femmes s'avancent pour l'emmenner.

La folle. Vous avez peur, vous aussi ? Vous avez peur que je vous dise que votre mari a couché avec moi ? Vous avez peur d'être comme moi le jouet des hommes, que l'on jette après usage ? Vous avez peur que votre homme apprenne que vous avez couché avec un autre homme ? Vous avez peur que votre homme apprenne que, quand vous étiez une jeune fille, vous aviez déjà perdu votre virginité ?

La foule. Clouez-lui le bec !
Avec du crottin de cheval !
Avec de la bouse de vache !
Clouez-lui le bec !

La folle (*elle en vient aux mains avec les femmes*). Est-ce que vous n'avez jamais séduit d'hommes ? Est-ce que vous êtes toutes aussi propres que ça ?

La foule se précipite pour ligoter la folle avec une corde et la bâillonner. Elle pleure et fait du tapage de manière hystérique, puis elle est traînée par la foule. Le jeune homme regarde, perplexe, puis les suit. L'homme qui méditait sur son tapis, les yeux fermés, disparaît en même temps, l'homme et son ombre entrent par un autre côté. L'ombre est vêtue d'habits noirs et porte un couvre-chef noir. L'homme et son ombre ne se voient pas, ils se parlent à eux-mêmes, mais leurs gestes et leurs pas sont identiques.

L'homme. Une graine tombe dans la terre...

L'ombre. Un enfant est né dans ce monde...

L'homme. Le vent traverse la forêt...

L'ombre. Un cheval galope sur la steppe.

L'homme. Un grain de sable entre dans l'œil...

L'ombre. Un œil verse des larmes...

L'homme. Qui coulent dans le désert aride...

L'ombre. Comme si l'on entrait dans un marché animé...

L'homme. Les gens se pressent, on ne voit pas leurs yeux...

L'ombre. On n'a vu que des poissons morts, les uns après les autres...

L'homme. C'est une ville solitaire...

L'ombre. La voix d'une star du rock qui s'égosille...

L'homme. Seules les étoiles arrivent à entendre les clochettes éoliennes qui tintinnabulent...

L'ombre. Ce qui sonne, ce ne sont pas nos cœurs...

L'homme. Ce sont les guitares électriques qui font tressauter les nerfs...

L'ombre. Tu sautes trois fois, neuf, huit, sept, et tu trouves que tu manques de souffle...

L'homme. Parce que tu n'es pas un héros...

L'ombre. Cela ressemble plus à une farce de bas étage...

L'homme. Une trompette qui sonne faux joue son taratata taratata...

L'ombre. Le chef d'orchestre dirige quand même juste...

L'homme. Tout le monde dit qu'il souffre à cent quatre-vingts degrés...

L'ombre. Il n'y a qu'une minute de bonheur...

L'homme. Ce n'est même pas le temps de boire une bière...

L'ombre. Chicago Nuremberg...

L'homme. Une guerre a eu lieu...

L'ombre. Ce sont les moineaux qui ont été tués...

L'homme. Les soldats ne se battent pas, ils montent seulement la garde...

L'ombre. Ceux qui montent seulement la garde méritent tous d'être décorés...

L'homme. Qui est cet homme qui parle avec moi ?

L'ombre. C'est ton ombre, tes pensées qui parlent...

L'homme. Tu me suis toujours...

L'ombre. Quand tu te perds toi-même...

L'homme. Tu viens alors éveiller mon attention ? Accroître encore mes soucis ?...

L'ombre. Que recherches-tu si désespérément ?

L'homme. Tu m'as réveillé ! J'ai vraiment perdu quelque chose et je ne sais pas où le retrouver.

L'ombre (*sarcastique*). Tu ne sais sans doute pas non plus ce que tu cherches...

L'homme. Il me semble que c'est... est-ce que tout le monde n'est pas en train de le chercher ?

La foule entre. Comme des enfants en train de jouer, elle décrit un cercle, chacun est penché en avant comme occupé à chercher quelque chose.

L'ombre. Pourquoi ne pas leur demander ce que tu dois chercher ?

Elle en profite pour disparaître.

L'homme. S'il vous plaît, vous cherchez...

L'homme A. Une aiguille, une aiguille dont on dit qu'un chameau peut passer dans son chas.

L'homme (*à un autre*). Excusez-moi, pourriez-vous me dire ce que vous cherchez ?

L'homme B. Je cherche une place, une place bien confortable, bien stable, dont je ne descendrai plus une fois que j'y serai assis. (*À voix basse.*) J'ai des hémorroïdes, je ne peux pas m'asseoir sur n'importe quel siège en bois.

L'homme. Et vous, que cherchez-vous ?

Un autre homme (*il bégaie*). Je... je... je... cherche... une... bou... bou... bou... bouche qui pourrait parler à ma place... je... vou...

voudrais... dire... tous les jours... beau... beau... beaucoup de... choses...

L'homme. Et toi, jeune homme ?

Encore un autre homme. Je cherche un bol de riz ! Vous avez tout, mais moi, je n'ai même pas un bol de riz !

L'homme. Mais bien sûr, un bol de riz c'est très important, cherche-le, cherche-le ! (*À un autre.*) Excusez-moi, je n'ai pas fait exprès. (*Il déplace ses pieds.*) Que cherchez-vous ?

Cet homme-là. Je cherche des chaussures qui m'aillent. Celles que j'ai me serrent dès que je les mets, je voudrais savoir...

L'homme. Je cherche aussi...

Cet homme-là. Est-ce que vos chaussures vous serrent aussi ?

L'homme. Non, elles ne me serrent pas, mais je ne sais pas dans quelle direction diriger mes pas.

Cet homme-là. Vous devriez marcher dans les traces des autres.

L'homme. Est-ce que vous recherchez aussi les traces des autres ?

Un autre homme (ricanant). Je cherche un trou dans lequel me faufiler sans que personne s'en aperçoive et dont je sortirais à l'autre bout en prenant de grands airs.

L'homme. Et vous, l'ami ? Vous ne semblez pas avoir l'air d'un filou.

Cet ami-ci. Vous avez raison.

L'homme. Pouvez-vous me dire ce que vous cherchez ?

Cet ami-ci. Je recherche mes rêves d'enfant.

L'homme. Ce doit être vraiment beau. *(Il s'adresse à un autre homme.)* Et vous ? Vous recherchez aussi vos rêves d'enfance ?

Un autre ami. Non, je cherche une phrase.

L'homme. Vous êtes poète ?

Un autre ami. Tout le monde peut faire des poèmes, comme tout le monde sait faire l'amour.

L'homme. Alors, vous êtes en train...

Un autre ami. De penser ! Tout le monde a un cerveau, mais tout le monde est loin de penser.

L'homme. Vous avez raison. La phrase que vous cherchez est donc certainement une maxime.

Un autre ami. Je n'oserais pas dire que ce soit à coup sûr une maxime. Le problème est que, comme je n'arrive pas à trouver cette phrase, le fil de ma pensée a été rompu. Une pensée dont le fil est rompu est comme un cerf-volant dont le fil a cassé, on ne peut le récupérer. Si je ne retrouve pas cette phrase, je n'arriverai pas à retrouver ma pensée, parce que ma pensée se forme maillon par maillon, comme une chaîne, vous comprenez cela ?

L'homme. Et vous, jeune fille, que cherchez-vous ?

Cette jeune fille. Essayez de deviner.

L'homme. Ça doit être quelque chose en rapport avec l'amour.

Cette jeune fille. Vous avez parfaitement raison ! Je suis en train d'attendre deux yeux, tendres, profonds et brûlants de passion...

Il s'écarte de la jeune fille et heurte quelqu'un d'autre.

Un autre. Vous m'avez marché sur les pieds !

L'homme. Oh, pardon !

Un autre. Je n'ai jamais vu quelqu'un marcher comme vous !

L'homme. C'est vrai, moi non plus, je vais là-bas.

Un autre. Tout le monde cherche de ce côté, qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?

L'homme. Ici, il n'y a pas ce que je cherche.

Un autre. Que cherchez-vous ?

L'homme (tourmenté). Je ne sais pas non plus ce que je cherche.

Un autre. Regardez tous, cet homme est étrange, il ne sait pas ce qu'il cherche !

Encore un autre. Il a certainement dû déjà trouver quelque chose.

La foule l'entoure aussitôt.

L'homme. Non, c'est vrai, non.

Il s'écarte.

L'homme qui surveille le cercle (*il sort de la foule*). Où allez-vous ?

L'homme. Là-bas.

L'homme qui surveille le cercle. Puisque vous n'avez rien trouvé, comment pouvez-vous aller là-bas ?

L'homme. Je ne cherche plus. Je vais là-bas.

L'homme qui surveille le cercle. Tout le monde cherche ici, tu veux aller là-bas. Regardez ce type, peut-on le laisser passer ?

La foule. Impossible !

Impossible, bien sûr !

On ne peut pas y aller.

Quand nous aurons tous trouvé, vous pourrez y aller !

L'homme. Je voudrais vous expliquer un peu.

La foule. Inutile, nous avons compris.

Tu cherches, je cherche, tout le monde cherche, personne n'a trouvé, et toi tu voudrais aller là-bas ?

C'est impossible.

Et si c'est impossible, c'est impossible.

Si tu ne cherches pas, nous non plus, et tu n'auras qu'à y aller. Mais à présent, nous cherchons tous tandis que toi tu veux absolument y aller, c'est bien sûr impossible.

Comment serait-ce possible ?

Si l'on cherche, tout le monde cherche, d'accord ? Si l'on ne cherche pas, personne ne cherche, d'accord ?

L'homme. Je n'ai rien à voir avec vous.

L'homme qui surveille le cercle. Ami, nous te considérons encore comme un ami, comment n'as-tu toujours pas compris ? (*Il s'adresse à la foule.*) Expliquons-lui les choses bien clairement. Écoute bien, d'abord !

La foule (*tour à tour*). C'est-à-dire que, oui, non, tout le monde cherche, personne ne cherche, si l'on ne cherche pas, l'on ne cherche pas, si l'on cherche, l'on ne cherche pas, ne pas chercher ce n'est pas ne pas vouloir chercher, la question est que l'on cherche sans arriver à trouver...

L'homme. Je veux justement ne plus chercher.

La foule. Ne plus chercher, d'accord, c'est ça, si vous ne voulez plus chercher, on ne peut pas vous y obliger, si vous ne voulez plus chercher, on ne peut plus vouloir que plus personne ne cherche, si tout le monde cherche, vous ne pouvez pas ne pas chercher, si personne ne cherche et qu'en plus vous ne cherchez pas, si tout le monde veut chercher, mais que vous ne cherchez pas, si tout le monde cherche tout le monde, vous ne cherchez pas tout le monde, vous ne cherchez pas et tout le monde cherche, vous n'arrivez pas à trouver et tout le monde cherche, vous n'arrivez pas à trouver et personne ne trouve, vous cherchez tout le monde cherche...

L'homme (*incapable de se contenir*). Je continue mon chemin ! Je n'ai jamais entravé personne, ne m'entravez pas, et ça ira comme ça !

L'homme qui surveille le cercle. Je vais aller droit au but avec toi : c'est l'impasse ! Comment se pourrait-il que nous, nous n'ayons encore pas trouvé, et que toi tu aies déjà trouvé ?

L'homme. Mais moi, je n'ai rien trouvé du tout !

L'homme qui surveille le cercle. Eh bien, cherche encore !

L'homme. Je ne chercherai plus ici, je... veux... passer !

L'homme qui surveille le cercle. As-tu compris les règles d'ici ? On te les a expliquées maintes et maintes fois, comment se fait-il que tu persistes et signes ?

La foule. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
Fils de pute, tu mérites une raclée.

L'homme qui surveille le cercle. Non, pas comme ça, ça ne va pas, ce n'est pas civilisé. S'il ne veut pas se repentir, laissons-le. Faisons-le simplement passer là-dessous (*il montre son entrejambe*), d'accord ?

La foule (*éclatant de rire*). D'accord !

La scène est calme. L'homme finit par ramper et à se faufiler entre les jambes de l'homme qui surveille le cercle. La foule est abasourdie, elle disparaît. Tandis qu'il se faufile, il ramasse une clef sur le sol. L'ombre entre aussitôt.

L'ombre. Une clef ? Ah oui, tu semblais bien rechercher une clef comme celle-ci. Oui, oui, c'était bien cette clef que tu cherchais !

L'homme, agenouillé, examine attentivement la clef qu'il a dans la main. Puis il se met debout, va au centre de la scène et ouvre une énorme porte imaginaire dont il écarte les lourds battants avant de la franchir. L'ombre sort, tout est silencieux.

L'homme (*il essaie*). Hé ho... (*L'écho lui répond : Hé ho... hé ho... hé... ho... hé ho... hé ho... hé... ho...*) Ah... (*L'écho : Ah... ah... ah... ah... ah...*) *L'écho donne une impression de solitude encore plus prononcée.*) Il y a quelqu'un ? (*L'écho : Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ?...*) Jamais personne n'a dû venir ici...

Un murmure en écho : c'est si isolé, isolé, isolé, isolé...

L'homme regarde dans toutes les directions et finit par découvrir des formes recouvertes d'un tissu noir. Précautionneusement, il tire de sous ce tissu noir un bras de femme nu.

L'homme (*effrayé*). Oh !

En écho, comme une voix de femme qui soupire. Oh... oh... oh... oh... oh... oh... La voix semble réveiller son enthousiasme. Il met plus de cœur à l'ouvrage et découvre une jambe de femme.

L'homme (*excité*). Aïe !

À nouveau cris précipités d'une voix de femme : Aïe !... aïe !... aïe !... aïe !... aïe !... aïe !... aïe !... Il finit par découvrir sous le tissu noir un mannequin en forme de femme. Il le sort et le pose sur le sol. Il le contemple et remue ses bras et ses jambes. Ensuite, avec encore plus d'énergie et d'enthousiasme, il lui tourne les bras, les jambes et le buste pour lui donner une pose étrange où il est penché en avant. Puis il lui tourne la tête vers lui et arrange l'expression de son visage en le tâtant et en le pinçant. Chaque transformation qu'il fait subir au mannequin est accompagnée d'une voix mécanique qui imite une voix féminine. Les expressions qui apparaissent sur le visage du mannequin sont tour à tour joie, tristesse, confusion et calme, et sont toutes accompagnées par une musique mécanique qui imite la voix d'une femme. Il lui redresse la tête pour qu'elle regarde pas très loin devant elle, puis il l'examine, cherchant ce qu'il pourrait encore faire.

De plus en plus excité, il tire et pousse les uns après les autres des mannequins de femmes au visage couvert d'une cagoule. Il les installe pour former une composition, réfléchit un peu, et enfile une cagoule au premier mannequin. Dans une musique de plus en plus forte, il piétine le sol en rythme, sans cesser d'arranger la composition. Celle-ci change au fur et à mesure qu'il accélère, au rythme de la musique. Peu à peu, il est entouré par cette composition et se transforme en une partie de celle-ci. C'est une intense et continuelle dépense de force et d'énergie. Il rampe sans cesse au milieu de la composition.

À présent, les mannequins forment une large composition ayant le premier mannequin pour centre, qui évolue et se transforme lentement, mais

inexorablement. Il s'enfuit en hâte, saute, roule au milieu de sa propre création, au comble de l'excitation, en criant pour répondre aux cris de sa création. C'est un processus ininterrompu de découverte, innovation, redécouverte, re-innovation, qui, du reste, n'obéit plus à ses ordres ; la musique qui sort de cette composition finit par couvrir ses cris. Il se faufile dedans, ses forces déclinent peu à peu et il ne parvient plus à en sortir. Finalement, il s'en extrait difficilement en rampant comme un ver exténué. Mais sa création pousse un grondement, passe près de lui en roulant et disparaît peu à peu.

L'ombre réapparaît, elle se tient à une certaine distance de lui.

L'ombre (*très calme*). Puis l'hiver est arrivé, ce jour-là, il neigeait à gros flocons, tu marchais pieds nus dans la neige pour sentir le froid qui te perçait les os. Tu trouvais que tu ressemblais au Christ, dans ce monde, toi seul souffrais, on ne peut plus solitaire. Tu te sentais plein d'un esprit de sacrifice, tout en ne sachant pas pour qui tu te sacrifiais. C'est vrai, tu laissais tes traces dans la neige, et au loin s'étendait la forêt mystérieuse et profonde.

Au comble de l'épuisement, l'homme pénètre dans une forêt composée par des corps humains.

L'ombre (*en le suivant*). Tu es entré dans cette forêt sombre, les arbres avaient perdu leurs feuilles et tendaient leurs branches dénudées, comme des femmes nues. Ils se dressaient sur le sol couvert de neige, tristes et silencieux, mais toi tu ne pouvais t'empêcher de leur dire tes souffrances. Tu t'es souvenu de ton adolescence. Ce jour-là, tu étais resté debout si longtemps au bord de la route pour attendre cette fille. Il neigeait aussi, tu voulais de tout ton cœur t'ouvrir à elle. Tu étais innocent, mais aujourd'hui que tu as commis de graves péchés, tu as également perdu confiance envers les autres, ton cœur est déjà vieux, incapable d'aimer. Tu n'as qu'à te faufiler dans la forêt et partir ainsi tout droit, à bout de forces, puis, tomber n'importe où sans souhaiter être retrouvé.

L'homme finit par reprendre son souffle sous un arbre, l'ombre se rapproche de plus en plus de lui et l'observe.

L'ombre. En fait, ce que tu éprouves, c'est une sorte de pitié envers toi-même, tu n'as absolument pas envie de finir ainsi, toi qui es si vaniteux.

Elle sort.

L'arbre auquel l'homme s'appuie courbe son tronc et parle d'une voix humaine : « Ah, tu es là. » Tels des monstres, les arbres se déplacent lentement vers lui en reprenant leur forme humaine. Ils se transforment en une foule vêtue d'habits de deuil.

La foule (*elle parle et bouge, mais elle est totalement inexpressive*).
Nous te cherchons partout.

Viens nous inviter à boire !

Sache bien que tu es notre hôte, pourquoi es-tu ici dans la neige ?

Toi, un héros, notre fierté.

Tu es un géant, nous devons lever la tête pour réussir à te voir.

Ton renom est si grand que nous avons peur de toi.

Nous t'admirons, mais nous n'avons pas l'intention de faire de toi une idole.

Tu n'es rien autre qu'un escroc, il nous manque seulement ta ruse.

Lève-toi, viens avec nous.

Tu dois faire un don aux œuvres de bienfaisance pour les enfants dont nous nous occupons, tu sais bien sûr que les enfants ont besoin d'argent, plus que les adultes.

Tu as traversé seul cette forêt profonde où même les diables ne vont pas, c'est formidable.

Tu es un pionnier, à l'avant-garde, tu as pris une voie que personne d'autre n'avait jamais prise, et tu as entraîné ainsi tout le monde sur cette fausse route.

On peut dire que tu as eu une chance qui ne tomberait évidemment pas sur tout le monde.

Ce n'est pas que tu aies plus de capacités que les autres, simplement les autres n'ont pas l'occasion de les développer.

Tu es un homme exceptionnel, laisse-nous te faire de la lèche !

La foule pousse des rires froids et sinistres. Certains commencent à le tirer et à le pousser.

(Soudain.) Le voilà !
On parlait de lui et il arrive.
Dégagez.

L'ombre entre à reculons et la foule s'écarte sur son passage.

L'homme *(faiblement)*. Qui est là ?

L'ombre. Ton cœur.

Tandis que la foule regarde le cœur, courbé, vacillant, aveugle et sourd qui passe devant elle, l'ombre traîne l'homme par terre ; ils sortent dans le silence. La foule sort lentement en suivant le cœur de l'homme, invisible en fait et pourtant très vieux.

Les acteurs entrent par l'autre côté de la scène.

Les acteurs. Nous nous sommes mis en route avant l'aube. Il y avait beaucoup de rosée. Dans l'obscurité, on entendait les reniflements des vaches qui broutaient sur la colline à côté. Au loin, la boucle de la rivière brillait d'un bleu profond, plus brillant que celui du ciel.

Il nous a raconté un conte.

J'ai rêvé que sur mon ventre poussait une défense en ivoire, j'étais mort de peur !

Y as-tu pensé ? As-tu pensé devenir un oiseau ?

À quoi bon devenir un oiseau ? Je suis très heureuse comme ça, il dit qu'il m'aime.

Faulkner.

J'aime *Des roses pour Emily*.

J'ai essayé de te téléphoner plusieurs fois.

Est-ce que tu sais lire les lignes de la main ?

Inutile de t'expliquer, inutile de me fournir encore des explications !

Qu'il est mignon ce chaton !

J'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.
J'adore les gâteaux, mais j'aime aussi beaucoup le yaourt.
Tes cheveux sont superbes, ce sont des vrais ?

Des pleurs de bébé.

Mon chéri, oh, j'ai oublié de changer ta couche !

On entend démarrer une moto.

Comment rentres-tu ? C'est nul, qu'est-ce que c'est que cette pièce !
Qu'est-ce que tu fais demain ? On mange ensemble ?

Pleurs de bébé, bruits de voitures qui démarrent et se mettent en marche, sonnettes de bicyclettes.

Quelques suggestions pour la mise en scène de *L'Autre Rive*

1. Pour libérer le théâtre des contraintes imposées par les règles du théâtre parlé (*huaju*), c'est-à-dire un art du langage, et restaurer toutes les fonctions de l'art dramatique – un art de la représentation –, il faut former un nouveau type d'acteurs de théâtre moderne. Ceux-ci doivent être capables, comme les acteurs d'opéra traditionnel, de déclamer, chanter, jouer et pratiquer les arts martiaux, sans être contraints par les codes du jeu conventionnel. Cette pièce a précisément été écrite pour aider à la formation de ce type d'acteur.

2. Un jeu idéal devrait être la mise en unité de trois éléments : le corps, le langage et la psychologie. Cette pièce recherche cette sorte de jeu théâtral qui aidera les acteurs à atteindre cette unité. C'est-à-dire qu'à travers des actions physiques l'on offre à l'acteur un jeu avec le langage, de façon à ce que langage et gestes corporels éveillent un processus psychologique. Aussi, au moment de l'entraînement et des répétitions, ne faut-il pas dissocier texte et mouvements : même si, dans certains passages de la pièce, il n'y a pas de paroles, les acteurs font des bruits que l'on peut considérer comme un langage sonore.

3. Bien qu'il s'agisse d'une pièce abstraite, lors de sa représentation, il ne faut pas interpréter des idées nues, comme une pièce philosophique. L'on

doit atteindre une sorte d'abstraction sensorielle à travers un jeu théâtral qui mobilise l'imagination des acteurs pour arriver à toucher à cette abstraction.

4. Hormis quelques accessoires très simples, la pièce ne nécessite aucun décor. Les personnages doivent entretenir un dialogue et une communication avec l'environnement et les objets. Quand les protagonistes n'ont pas de paroles, l'on peut créer ce genre de communication par musique, bruits, lumières, mouvements et postures. L'environnement et les objets ne doivent pas être une installation ou des décors morts.

5. Cette pièce met l'accent sur le fait que, grâce au jeu des acteurs, l'on donne vie à ses partenaires qui n'existent pas en fait, par exemple un vieux cœur décrépit ou une rivière. Il s'agit là de la différence fondamentale entre le théâtre et le cinéma. Ce genre de jeu, établi sur un environnement et un partenaire imaginaires, peut au début recourir à des objets réels : grâce à une corde, par exemple, l'on attestera des relations entre les êtres ; dès que les acteurs posséderont cette capacité, ils pourront à n'importe quel moment et n'importe où trouver un partenaire inexistant avec qui établir une communication. En s'appuyant sur leur propre imagination, ils pourront faire vivre ce partenaire qui n'existe pas et en plus créer une relation vivante avec lui.

6. Le jeu de cette pièce consiste à aider l'acteur à prouver son moi à partir du processus de découverte du partenaire. Si l'acteur réussit à trouver un partenaire avec lequel entretenir une communication, sans être obsédé par son propre moi, son jeu sera actif et vivant, et il pourra saisir son moi qui aura été réveillé par l'action, mis en alerte et capable de procéder à une auto-observation.

7. L'interprétation de cette pièce exige que les acteurs se passent de l'analyse logique et sémantique. Le jeu le plus vivant repose sur l'intuition, l'improvisation et la spontanéité. Au cours des répétitions, les acteurs doivent regarder vraiment avec leurs yeux, écouter avec leurs oreilles, et se servir de leur corps pour appréhender la réaction de leur partenaire ; en d'autres termes, le jeu sera vif et alerte s'il ne passe pas par la réflexion intellectuelle. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de procéder à une

analyse littéraire en marge des répétitions, et il ne faut pas non plus creuser le texte pour y découvrir un prétendu sens caché.

8. Le but de cette pièce est d'aider à la formation d'acteurs omniscientiels tels ceux de l'opéra traditionnel, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle crée une nouvelle série de conventions pour le théâtre moderne. Ce que cet entraînement espère atteindre, c'est précisément un jeu sans conventions, non fixe, sans règles rigides. Lorsque les acteurs jouent, ils doivent être dans le même état de compétitivité que des sportifs avant un match, ou des coqs avant un combat, afin de provoquer à chaque instant les réactions des partenaires. C'est pourquoi ce type de jeu doit toujours être spontané et frais. C'est là que réside la grande différence avec la gymnastique ou la performance de danse et chant.

9. Les répétitions de cette pièce s'efforcent d'élargir et non de réduire la force d'expression du langage au théâtre. Le langage du théâtre doit être sonore et pas seulement se limiter à la beauté du texte. Tous les sons émis par l'acteur dans les situations définies par la pièce font partie de ce langage sonore. Si, pour communiquer, les acteurs savent utiliser des débris ou des éléments de langage qui ne constituent pas des phrases mais comportent seulement des syllabes sans respecter d'ordre grammatical, ils pourront mieux encore transformer en un langage sonore les passages sans paroles de la pièce.

Les suggestions ci-dessus sont simplement données comme matériau de référence.

Cette pièce a été publiée à Pékin en 1986 dans le numéro 5 de la revue *Shiyue (Octobre)*¹.

Elle a été censurée la même année au cours des répétitions au Théâtre d'art du peuple de Pékin. Elle a été créée en 1990 à l'Institut national des arts de Taipei dans la mise en scène de Chen Ningning. En 1995, l'Academy for Performance de Hong Kong a réalisé la production de cette pièce, mise en scène par l'auteur lui-même.

1. Une première traduction en français – restée inédite – en avait été réalisée par Paul Poncet en 1988, à laquelle les traducteurs se sont référés pour établir la présente version. (*NdT.*)

La Neige en août

Pièce de théâtre chanté
en trois actes et huit scènes

Traduit du chinois par Noël

et Liliane Dutrait

Cette pièce chante l'histoire et les légendes du Chan¹ durant deux cent cinquante ans, entre le milieu du VII^e siècle, époque florissante de la dynastie des Tang, et la fin de la dynastie à la fin du IX^e siècle.

PERSONNAGES

(PAR ORDRE D'APPARITION SUR SCÈNE)

Le Sixième Patriarche Huineng (638-713)

La nonne Trésor Infini

Le Cinquième Patriarche Hongren (602-675)

Le maître Shenxiu (environ 606-706)

Le moine Huiming

Le peintre Lu Zhen

Le maître de la Loi bouddhiste Yinzong (627-713)

Le novice Shenhui

La chanteuse

L'écrivain

Le maître Fahai

L'envoyé de l'empereur, Xue Jian

Shenhui (environ 684-758)

Le moine fou

La vieille femme

Et plus d'une trentaine de personnages, dont Ce maître-ci, Ce maître-là, le maître Un, le maître Encore, le maître Et Puis, le maître Possible, le maître Être, le maître Ne Pas Être, le vieux maître, le grand maître, la foule

des moines, les maîtres de discipline, l'envoyé, les gardes, ainsi que les laïcs A, B, C, D, E, F, G.

[1.](#) Plus connu en France sous le nom de Zen. (*NdT.*)

Acte I

Scène 1

Écouter les souâtras par une nuit pluvieuse

Huineng entre en scène devant le rideau, il porte une tunique courte, une ceinture de tissu dans laquelle est glissée une hache lui entoure la taille, il est pieds nus dans des sandales de chanvre et tient à la main une palanche aux extrémités en fer. Deux coups de claquettes de bois.

Huineng. Mesdames et messieurs les spectateurs !

Je suis Huineng, mon nom de famille est Lu¹. Je suis né à Xinzhou, la douzième année de l'ère Zhen'guan de la dynastie des Tang.

Mon défunt père appartenait à une famille de Fanyang où il était fonctionnaire. Qui eût cru qu'un jour il offenserait la cour et serait rabaissé au rang des gens du peuple ?

Mes parents et moi nous réfugiâmes dans cette région reculée. Mon père mourut lorsque j'étais tout jeune et, ma mère restant seule, il me fallut gagner notre vie en vendant le petit bois que j'allais ramasser.

Le rideau se lève. Le son des poissons de bois frappés s'élève peu à peu, allegro.

Au centre de la scène, une table à encens couverte d'une nappe qui tombe jusqu'au sol, où sont posés une lampe et un brûle-parfum d'où montent des volutes de fumée.

La nonne Trésor Infini, un turban noir autour de la tête, dos tourné à la scène, tête baissée, est assise en lotus sur une natte devant la table à encens. Elle récite les soutras en psalmodiant et en frappant les poissons de bois.

Huineng s'avance et reste figé, à l'écoute des soutras.

Trésor Infini (*elle cesse de frapper les poissons de bois, mais ne se retourne pas*). Qui est là ?

Huineng (*il avance de deux pas*). Le porteur de bois.

Trésor Infini. Mettez-le à la cuisine.

Huineng. J'ai tout empilé là-bas.

Trésor Infini. La nonne Trésor Infini fait ses prières du soir. Vous viendrez chercher votre dû demain matin.

Huineng. Pour Huineng, fournir du bois gratis à ceux qui ont renoncé au monde est un devoir.

Trésor Infini. Amithâba, c'est bien, très bien !
(*Elle frappe deux fois sur les poissons de bois, puis s'arrête net.*)
Pourquoi n'êtes-vous pas encore parti ?

Huineng. J'écoute la maîtresse réciter les soutras.

Trésor Infini (*elle se redresse et se retourne*). La nuit est tombée, il faut fermer la porte du monastère.

Elle lève la tête et « prend la pose » ; elle est dans la force de l'âge et son charme est manifeste.

Huineng. Je la fermerai ! Que la maîtresse ne s'inquiète pas.

Trésor Infini. Si vous voulez écouter les soutras, rien ne vous empêche de vous lever tôt. Tous les jours, à la cinquième veille, c'est l'heure de l'étude matinale, vous n'aurez qu'à venir m'écouter !

Huineng. Avant même que le coq ait chanté trois fois, moi, Huineng, je pars dans la montagne couper du bois, je ne peux venir écouter les soutras. À la maison, nous n'avons rien et ma vieille mère compte sur moi. Je prie la maîtresse de bien vouloir ne pas s'en offenser.

Trésor Infini. Les adeptes du Bouddha sont là pour aider tous les êtres à traverser l'océan de l'existence, où y aurait-il offense ?

Huineng. La maîtresse pourrait continuer à réciter les soutras et laisser son disciple écouter à ses côtés, serait-ce possible ?

Trésor Infini. Les règles en vigueur au monastère sont strictes, vous le savez parfaitement. Même si j'ai quitté ce monde pour me faire nonne, je n'en demeure pas moins une femme, et par cette nuit profonde, mieux vaudrait vous retirer. Si vous voulez vraiment devenir un adepte du bouddhisme, rien ne vous empêche d'emporter ce livre de soutras pour les lire, ce sera déjà un mérite acquis.

Huineng. Moi, Huineng, je ne connais pas le moindre caractère, ma famille est trop pauvre pour que je puisse faire des études, et même si j'emportais ce livre de soutras, je serais incapable de le lire.

Trésor Infini (*à elle-même*). Que faire ?

Moi, la nonne Trésor Infini, je suis une femme qui ai renoncé au monde en me réfugiant dans ce monastère de montagne, c'était précisément pour éviter ce qui se passe entre hommes et femmes ici-bas ! Dans le froid précoce, la pluie fouette les feuilles des bananiers, par cette longue nuit, le bûcheron s'attarde au monastère et ne part pas, que puis-je faire ? Que puis-je faire ? Bouddha Amithâba !

Huineng. N'ayez crainte et concentrez-vous uniquement sur votre lecture. Moi, Huineng, j'écouterai en me tenant à l'écart, que la maîtresse ne me prête pas attention !

Trésor Infini. Si vous ne savez absolument pas lire, comment pourriez-vous comprendre les soûtras ?

(Elle frappe deux fois les poissons de bois puis s'arrête et s'interroge.)

Ce vaurien n'aurait-il pas une mauvaise idée en tête ?

Huineng. La pensée de l'homme ne repose pas sur l'écriture ; les mystères de la nature de Bouddha, surtout, comment l'écriture pourrait-elle les expliquer ? Savoir lire ou non constitue-t-il véritablement un grand obstacle ? Que la maîtresse continue à lire tandis que j'écouterai !

Trésor Infini reprend sa position et frappe les poissons de bois en psalmodiant sur un rythme rapide.

La maîtresse récite trop vite !

Trésor Infini se retourne et fronce les sourcils.

Quand c'est récité trop vite, on ne peut pas s'en imprégner.

Trésor Infini frappe les poissons de bois et psalmodie sur un rythme lent.

Cette fois, c'est trop lent. On ne peut pas relier les phrases entre elles, cela interrompt la pensée.

Trésor Infini. En fait, vous écoutez, oui ou non ?

Huineng *(il avance d'un pas et se concentre, penché sur le côté).*
Huineng se concentre pour écouter.

Trésor Infini (*à elle-même*). Ce vaurien me cause vraiment du tourment !

*Elle frappe sans répit les poissons de bois.
Une musique s'élève.*

Huineng (*à lui-même, en se retournant vers Trésor Infini*). Ceux qui ont renoncé au monde ne connaissent pas de tourment pour gagner leur vie, pourquoi se fait-elle du mauvais sang ?

Trésor Infini (*à elle-même*). Un bûcheron qui ne sait pas le moindre caractère ! Comment se faire comprendre de ce vaurien ?

(Elle se frotte les mains.)

Il faut trancher, trancher, trancher ses illusions !

(Elle baisse le visage et ôte le bandeau noir autour de sa tête, elle a le crâne rasé. Elle se retourne et redresse la tête, le visage face à Huineng. Elle chante d'une voix de fausset.)

La nonne Trésor Infini, c'est moi, qui n'arrive pas à me défaire de mes tourments sans fin !

Huineng (*chanté*). Elle a beau avoir coupé ses cheveux, elle ne peut se défaire de ses tourments...

Trésor Infini (*chanté*). Jour après jour, du printemps à l'automne, je reste solitaire près de ma lampe.

Huineng (*chanté*). Du lever au coucher du soleil, je coupe du bois, je le transporte, je le vends, puis je recommence.

Trésor Infini (*chanté*). La longue nuit s'écoule, on ne sait s'il fait froid ou chaud.

Huineng (*chanté*). Les années se succèdent, que chercher d'autre ?

Trésor Infini (*chanté*). Moi, Trésor Infini, je n'ai que des tourments infinis...

Huineng (*chanté*). Moi, Huineng, de tout cela, je ne comprends pas les causes et les effets...

Trésor Infini (*chanté*). La pluie de la nuit frappe les bananiers, le vent et la pluie auront-ils une fin ?

Huineng (*chanté*). Les pensées s'enchaînent sans cesse, rien ne peut les arrêter ni les empêcher.

Trésor Infini (*chanté*). Regrets immenses, rancunes sans limites, quelle tristesse, immense et infinie...

Huineng (*chanté*). Ne dit-on pas que le tourment, c'est l'éveil, le nirvâna est-il sur l'autre rive ?

La scène s'assombrit. Huineng s'avance tandis que le rideau tombe derrière lui. Un coup de claquettes.

Huineng. On dit qu'un jour, alors que Huineng était allé vendre son bois au marché et qu'il le portait jusqu'à une auberge, il vit à la porte de celle-ci un voyageur en train de réciter le *Soûtra du diamant*. Quand ce fut fini, il eut en son cœur une illumination et demanda : « Monsieur, d'où vient ce livre ? » Le voyageur répondit : « J'ai révééré le vieux moine Hongren du monastère de Dongshan à Fengmu, dans le district de Huangmei, préfecture de Qizhou. Il avait là mille disciples sous ses ordres, qu'il encourageait à lire ce soûtra toute leur vie durant, car ce faisant, ils acquerraient la connaissance de leur propre nature et deviendraient des bouddhas. »

La scène est silencieuse. Huineng reste plongé dans ses pensées, puis il sort.

Scène 2

Transmission de la Loi bouddhiste au mont de l'Est

On entend les coups lourds du pilon à riz.

Le vieux moine Hongren entre en scène, il s'arrête et écoute.

Shenxiu entre en hâte, c'est un homme d'âge moyen de belle prestance.

Hongren (*il lève les mains*). Prenez place.

Shenxiu. Votre disciple Shenxiu est là. (*Il s'arrête brusquement et salue, mains jointes.*) Quels sont les ordres de notre grand maître Hongren ?

Hongren. Qui est ce domestique qui pile le riz ?

Shenxiu. C'est un jeune voyageur nommé Lu, dont le prénom est Huineng. Je ne sais si c'est là son nom de religion, il n'a pas encore reçu l'ordination. Cela fait déjà huit mois qu'il est là. À son arrivée, il est allé vous saluer.

Hongren. Je m'en souviens, je m'en souviens. C'est un sauvage qui vient du Lingnan, dès qu'il ouvre la bouche, c'est pour dire qu'il ne recherche rien d'autre que devenir Bouddha !

Shenxiu. Quelle arrogance ! Ce véritable homme sauvage des montagnes a eu l'audace d'affronter le grand maître !

Hongren (*en riant*). Il est franc et direct, il ne faut pas lui en vouloir.

Shenxiu. Il est obéissant. Chaque jour, il pile le riz dans le mortier sans trop parler.

Hongren. C'est vrai qu'il ne parle pas trop, mais il pose toujours les questions essentielles. T'en souviens-tu ? Il a dit que si, chez les hommes, existent le nord et le sud, dans le bouddhisme, il n'y a pas de distinction de ce genre, même si son allure de sauvage est différente de celle du moine, en quoi sa croyance en Bouddha ne serait-elle pas pareille ?

Shenxiu. Ces mots sont trop osés.

Hongren. S'il possède un tel jugement, il n'a pas tort. Aujourd'hui je vais me rendre dans la grande salle des Classiques ; que l'on dise à tous les moines dans leur cellule que, dès qu'ils entendront sonner la cloche, ils cessent leurs prières et leurs occupations, que tous les moines itinérants qui logent au monastère viennent aussi, je voudrais faire une annonce à tous.

Shenxiu. Bien. Dois-je également convoquer le peintre qui va représenter la scène de transmission de la robe bouddhiste, maître Lu ?

Hongren. Cela ne le concerne pas. Il faut le laisser au calme pour concevoir son tableau. A-t-on bien repeint les murs de la grande galerie ?

Shenxiu. Que le maître soit rassuré, tout est parfaitement propre, il ne reste plus qu'à attendre que le peintre se mette au travail dès demain matin.

Hongren. Tu peux disposer à présent.

Shenxiu sort. Hongren écoute le son du pilon. La cloche sonne à toute volée, le pilon s'arrête.

La foule des moines entre, Hongren monte sur l'estrade de la Loi, la cloche se tait.

Hongren. *Silence, vous tous !*

La foule baisse la tête, mains jointes.

Je parlerai peu, j'ai déjà tout dit par le passé. De plus, les paroles que l'on peut prononcer ne sont pas les véritables enseignements de la Loi bouddhiste que vous obtiendrez par vous-mêmes. Tous les jours vous vous affairez, du matin au soir vous faites des offrandes, vous ne cherchez qu'à acquérir des mérites minuscules sans vous interroger sur la vie et la mort. Sans quitter l'océan des souffrances de la vie et de la mort, comment obtenir le salut ? Si la nature originelle est perdue, à quoi sert-il de rechercher de quelconques mérites dans ce bas monde ? Est-ce que vous pensez ainsi être sauvés ?

Que regardez-vous stupidement ? Inutile de me considérer les yeux écarquillés, retournez vous observer vous-mêmes ! Que chacun rentre chez lui, les sages parmi vous reconnaîtront la sagesse suprême de leur essence d'origine.

Dans la foule, on se regarde, sans savoir que faire.

N'êtes-vous pas venus dans mon monastère rechercher Bouddha ? Que chacun compose une stance et me la montre. À celui qui aura compris le sens de la Loi prêchée par le Bouddha sera transmise la Grande Loi et il revêtira cette robe ; recevant le bol et la robe du Bodhidharma, il sera le Sixième Patriarche !

Hongren sort. Tous vont et viennent désespérés, comme des fourmis dans une poêle sur le feu.

Shenxiu se tient debout sur le côté, tête baissée.

La foule. Regardez, regardez, regardez !
Qu'y a-t-il à voir ? Tu me marches sur les pieds !
N'est-ce pas le maître instructeur Shenxiu, qui a toutes les chances
d'obtenir la succession ?

Devenir premier instructeur n'est pas une sinécure, ne gaspillons pas
en vain notre esprit.

Une fois que Shenxiu aura hérité de la Loi, nous étudierons les soutras
avec lui et serons sûrs de pouvoir nous appuyer sur lui.

Le militaire Huiming traverse la scène à grandes enjambées.

La foule. Révérend Huiming !
Ça y est, vous avez la stance ?

Huiming sort sans leur prêter attention.

La foule. Ce n'est pas certain qu'il l'ait.
Lui ? Pour se battre et combattre, ça va !
Mais là, il s'agit d'une composition littéraire !

La foule sort.

Shenxiu (*hésitant, il ne cesse de se frotter les mains. Il se parle à lui-même*). Parmi les mille disciples du grand maître, aucun n'ose composer cette stance.

Moi, leur instructeur principal, c'est forcément à moi que cela revient.
Mais solliciter la place du patriarche n'est pas une bonne action.
Je ne peux le faire, mais j'y suis pourtant contraint !
(*Il recule en réfléchissant.*)

Si je ne soumets pas cette stance, comment le patriarche connaîtra-t-il
la pensée de son disciple, et comment pourrais-je obtenir la transmission de
la Loi véritable ?

Voilà qui me plonge dans une profonde angoisse...

Il sort.

Le calme revient sur la scène qui s'obscurcit, on entend le tambour qui frappe les veilles. Shenxiu entre, une bougie à la main, il regarde précautionneusement de tous côtés.

Le tambour a frappé la deuxième veille, tout est calme dans les cellules des moines. À l'origine, je n'avais aucune envie de prendre la succession, je voulais entrer en religion, servir le maître et aspirer au calme. Malheureusement, mon maître transmet sa robe et son bol, sans dire clairement à qui, pauvre de moi ! *(Il écoute les coups de tambour.)* Heureusement que personne ne le sait !

(Il sort de sa manche un pinceau, en ôte le capuchon, puis trace rapidement des caractères sur le mur en les récitant.)

Le corps est l'arbre de l'Éveil,
l'esprit est aussi clair qu'un miroir,
le nettoyer sans cesse
le protège de toute poussière.

Il sort.

La cloche appelant à la prière du matin sonne, la foule des moines traverse en hâte la scène qui s'éclaire progressivement.

Le peintre Lu Zhen entre, portant son matériel de peinture. Ses pas sont rythmés par les percussions.

Lu Zhen *(à lui-même)*. Me voici, Lu Zhen, le grand peintre au pinceau magique !

Sous le pinceau du maître, dieux du ciel, diables et démons, reine-mère d'Occident, diables à tête de buffle et visage de cheval, mais aussi empereurs, rois, ministres et généraux, sans parler de cabinets et gynécées, et même les jeux secrets du sexe, sous le pinceau du maître, tout apparaît dans ses moindres détails, tout est d'une ressemblance extraordinaire ! La seule chose que je n'ai pas encore peinte, c'est la passation de pouvoir d'un patriarche du Dharma, le Bouddha qui vient des cieux de l'Ouest a-t-il les oreilles qui pendent jusqu'aux épaules, ou une grande corne sur le front ? Heureusement que personne ne l'a encore jamais vu !

(Il lève brusquement la tête.)

Hier se trouvait là un mur tout blanc, quel effronté à la conduite dissolue a-t-il emprunté ce mur pour badigeonner de noir cette surface précieuse destinée aux portraits des saints ? Qu'est-ce que cela signifie ? À l'aide !

Un novice arrive en courant.

Le novice. Maître Lu, que vous arrive-t-il ? Vous seriez-vous tordu la cheville ?

Lu Zhen. Je ne me suis pas tordu la cheville, regarde un peu ce mur ! Quel disciple effronté a bien pu laisser ces traces ?

Le novice. Comment saurais-je qui a tracé cette magnifique calligraphie ?

Un vieux moine arrive et regarde le mur.

Le vieux moine. Amithâba ! Appelez vite le vieux maître !

Le novice sort en courant. La foule entre et s'attroupe pour discuter de l'inscription. Hongren entre.

Hongren. Toute apparence est illusion. Maître Lu, ce n'est plus la peine de peindre une fresque, mais puisque vous êtes venu de loin, je vous offre trois lingots d'argent en dédommagement de votre déplacement. Il faut laisser cette stance pour que tous puissent la lire : si vous en faites la base de votre pratique, vous ne tomberez pas dans la déchéance. C'est bon, c'est bon !

La foule lit la stance. Lu Zhen remercie Hongren mains jointes et sort. Shenxiu entre et reste debout, tête baissée. La foule le voit et le salue mains jointes.

Est-ce toi qui as composé cette stance ?

Shenxiu (*il s'avance et se prosterne*). Votre disciple en est coupable ! Il ne prétend pas réclamer la place de patriarche, mais désire seulement que le vieux maître soit miséricordieux et considère si son disciple possède la moindre sagesse, s'il a ou non saisi le sens de la Loi !

Hongren. Tu es à peine au seuil de la porte.

Shenxiu. Votre disciple est trop stupide, je prie le maître de m'éclairer !

Hongren. Relève-toi. Pour atteindre l'Éveil suprême, il te faut encore voir ta propre nature.

Shenxiu. Comment la voir ? Votre disciple est dans l'ignorance.

Hongren. Va te purifier encore et soumets-moi une nouvelle stance ! Lorsque tu auras franchi la porte, je te transmettrai la robe de cérémonie.

Il sort.

Shenxiu contemple la silhouette de dos de Hongren, puis il sort.

Les coups de pilon reprennent. Tout au fond de la scène, Huineng actionne le pilon avec le pied, une lourde pierre attachée à la ceinture. Le pilon s'élève et s'abaisse pour piler le riz. Un novice entre.

Le novice (*il chante la stance comme une comptine*).

Le corps est l'arbre de l'Éveil,
l'esprit est aussi clair qu'un miroir...

Huineng (*il cesse d'actionner le pilon*). Qu'est-ce que tu chantes, novice ?

Le novice. Le vieux patriarche a ordonné que l'on chante la stance écrite par le maître Shenxiu sur le mur de la grande salle des Classiques ; il a ordonné que tout le monde le vénère !

Il sort.

Derrière le rideau, on entend vaguement psalmodier sur un rythme lent : « le nettoyer sans cesse le protège de toute poussière... »

Huineng dénoue la pierre qu'il porte à la ceinture et s'avance dans la direction d'où vient le chant psalmodié. Il sort. Le chant disparaît.

Poissons de bois, allegro. Lu Zhen arrive d'un pas pressé avec son matériel de peinture.

Huineng entre de l'autre côté de la scène.

Huineng. Maître !...

Lu Zhen (*il sursaute*). Hou !

Huineng. Quelle est cette stance écrite sur le mur ?

Lu Zhen. Ah, ces quelques caractères, mal tracés, comme des vers de terre, ils ne tiennent pas debout !

Huineng. Maître, pourriez-vous écrire quelques vers pour un rustre comme moi ?

Lu Zhen. En rouge cinabre ou en vert jade ?

Huineng. Des caractères noirs sur ce mur blanc, ce sera parfait.

Lu Zhen. Sachez bien que l'encre noire se décline en cinq tonalités et diffère selon qu'elle est dense, claire, sèche ou humide. C'est très délicat !

Huineng. Le maître jugera laquelle conviendra le mieux.

Lu Zhen. Écriture sigillaire, écriture des scribes, courante ou cursive ?

Huineng. Il suffira que les caractères soient bien droits.

Lu Zhen. Allons-y tranquillement, voici Lu Zhen qui prend le pinceau !

Il relève le pan de son habit et ses manches, puis sort son pinceau.

Huineng. Il n'y a pas d'arbre de l'Éveil,
ni de clair miroir,
la nature du Bouddha est éternellement pure,
où la poussière pourrait-elle se poser ?

Lu Zhen (*il écrit au pinceau*). Voilà, voilà !

Huineng sort discrètement.

Lu Zhen remue un peu la tête pour contempler ce qu'il a écrit.

Très intéressant, vraiment pas mal, une magnifique sentence !

Lu Zhen se retourne, mais ne voit plus Huineng, il range son matériel, charge sa besace sur son dos et sort. Le son du pilon s'élève tandis que la scène est plongée dans l'obscurité. Huineng pile le grain. On entend le vent souffler de plus en plus fort.

Hongren entre, une lanterne à la main, il boite. Il lève la lanterne pour examiner le mur, puis l'éteint en soufflant dessus.

Le vent souffle violemment, Huineng s'arrête de travailler et détache la pierre accrochée à sa ceinture.

Huineng (*il scrute l'obscurité*). Qui est là ?

Hongren. Moi, le vieux moine.

Huineng. Le maître ne se repose pas ?

Hongren. Je ne parviens pas à me défaire de mes préoccupations.

Huineng. Peut-on s'en défaire ?

Hongren (*il frappe trois fois le mortier avec le bâton qui lui sert à porter sa lanterne*). Le riz est-il blanc ?

Huineng remplit un boisseau avec le riz qu'il puise dans le mortier, le soulève et le penche, le riz blanc coule doucement dans la corbeille en bambou.

Hongren se penche et s'approche de l'oreille de Huineng.

Tu viendras dans ma cellule, je t'expliquerai la Loi.

Il sort dans l'obscurité.

Huineng se redresse et écoute attentivement. Les sifflements du vent s'élèvent, puis se calment.

Sur un côté de la scène, devant le socle du tambour, Huiming médite debout sur un poteau, les yeux baissés, il prend la pose du faisan sur une seule patte ; dans la main il tient un bâtonnet d'encens presque entièrement consumé ; il pique un somme, se réveille subitement et tombe du poteau. Il s'empare du maillet posé sur le socle et frappe trois fois le tambour.

Huiming. Huiming, Huiming, voilà mon nom.

(Il ne cesse d'agiter la tête.)

Ma stature est de huit pieds de haut et je suis général de troisième rang.

Jour après nuit, depuis de longues années, attaché à me perfectionner, j'ouvre mon cœur pour rechercher la Loi auprès du vieux maître, mais je ne suis jamais parvenu à trouver l'essentiel.

Il sort.

Au centre de la scène, Hongren tourne le dos. Un chandelier est placé devant le lit de méditation.

Huineng arrive et reste debout au-delà de la porte.

Hongren. Qui est au-dehors ?

Huineng. Un voyageur nommé Huineng.

Hongren. Que fait-il au-dehors ?

Huineng. Il hésite encore, peut-il franchir la porte ?

Hongren. Tu n'as plus qu'un pas à faire.

Huineng (*il avance de trois pas et se prosterne*). Je prie respectueusement le vieux maître de m'instruire !

Hongren. Toi qui viens du dehors, qu'y a-t-il au-delà de la porte ?

Huineng. Dans l'univers immense se trouvent le soleil et la lune, les montagnes et les rivières, les nuages et les cours d'eau, ainsi que le vent et la pluie.

Et sur terre vont et viennent chiens et chevaux, voitures et palanquins, hauts fonctionnaires et petits valets.

Il y a aussi des marchands et des boutiquiers qui se disputent pour vendre leurs marchandises, des muets qui mangent la gentiane, des amoureux fous et des femmes inassouvies qui se livrent chacun et chacune à leurs activités abracadabrantes.

Mais à cet instant précis, au plus profond de la nuit, les hommes sont paisibles, seul retentit le cri du nouveau-né.

Hongren. En deçà de la porte, qu'y a-t-il ?

Huineng. Le maître et moi.

Hongren (*il rit*). Et quelle chose est ce moi ?

Huineng. Une pensée intérieure.

Hongren. Où se trouve-t-elle ?

Huineng. La pensée n'est jamais interrompue, elle est partout.

Hongren (*il s'exclame*). Si elle n'a aucun endroit où s'arrêter, pourquoi t'y accroches-tu encore ?

Huineng (*silencieux, il baisse la tête. Un instant plus tard, il relève la tête*). Pour rien.

Hongren. Alors, pourquoi dire qu'elle existe ?

Huineng. Uniquement parce que, à l'instant, le maître a posé la question...

Hongren. À l'instant je n'ai rien demandé !

Dans le noir, le son d'un lourd coup de tambour. Hongren se retourne, il s'empare d'un bâton près du lit de méditation pour tracer un cercle sur le sol.

Huineng (*il se penche pour regarder le cercle et relève la tête*). Le vide.

Nouveau coup de tambour. Hongren brandit son bâton et décrit un nouveau cercle autour de lui.

Huineng lève la tête et regarde Hongren en riant.

Nouveau coup de tambour.

Hongren (*il rit à gorge déployée*). Sous les mots est ta nature originelle que tu as reconnue par toi-même, voilà un homme véritable, un maître, un Bouddha !

La grande intelligence mène à l'autre rive !

Quatrième coup de tambour.

Hongren retourne au lit de méditation, s'y assied et présente à deux mains la robe de cérémonie et le bol de moine.

Voici la robe de cérémonie qu'a reçue le Bodhidharma à sa venue en Chine, il l'a transmise au Deuxième Patriarche Huike, Huike l'a transmise à Zengcan, Zengcan à Daoxin, Daoxin me l'a transmise à moi, le vieux moine Hongren, et je te la transmets à toi, Sixième Patriarche.

Voici le bol utilisé par les moines dans le besoin au cours de leurs voyages. Prends-les. Garde bien ta pensée en toi-même et diffuse-la largement auprès des hommes égarés.

Huineng. Puisque la Loi est transmise par le cœur, à quoi sert encore cette robe ?

Hongren. La robe est un témoignage de la Loi, et la Loi donne sa raison d'être à la robe. En la transmettant de génération en génération, la lumière du cœur ne s'éteindra pas.

Huineng (*des deux mains il reçoit la robe et le bol, et se prosterne*). Le maître me couvre de bienfaits !

Hongren. Depuis les temps anciens, la transmission de la Loi est un souffle ténu comme un fil de soie, si tu restes ici, on risque de te faire du mal, pars sur-le-champ !

Huineng. Où aller ? Je prie mon bienfaiteur de m'éclairer !

Hongren. Ici, la source de la Loi est déjà tarie. Ne t'attache pas à la munificence de ce monastère où l'encens brûle jour et nuit ; bien que

chacun dise qu'il recherche Bouddha, tous courent après les mérites et la gloire tandis que la source de la Loi du Bouddha se tarit ; à présent, la grande Loi a du mal à s'imposer, des lois hérétiques surgissent de partout, qui prennent le pouvoir en s'appuyant sur les hommes influents et même sur la cour impériale. Tu viens du Lingnan, va chercher refuge dans le Sud, et plus tard tu agiras pour transformer les hommes égarés, afin d'aider les êtres à traverser l'océan de l'existence.

Huineng. Et vous, maître ?

Hongren. Mon destin est scellé, une fois que tu seras parti, je quitterai ce monde.

Cinquième lourd coup de tambour.

Hongren. Suis-moi, je vais t'ouvrir la porte du monastère.

Hongren sort en guidant Huineng dans l'obscurité. Tambour de la cinquième veille, cinq coups sont frappés, suivis de grands coups de cloches. Huiming entre.

Huiming (*il se frotte les yeux et agite la tête*). Hier soir, c'est moi qui ai posé la barre de la grande porte, on vient d'entendre le tambour de la cinquième veille, le jour se lève, et pourtant la porte du monastère est grande ouverte !

(Il ramasse la barre de la porte.)

Les moines viennent juste de se lever au son de la cloche, ils n'ont pas encore commencé leurs prières du matin, ne serait-ce pas un malfaiteur qui aurait volé les recueils de soutras ?

Catastrophe ! Venez vite ! Emparez-vous du scélérat qui a volé la Loi, ne le laissez pas s'échapper !

Hongren s'approche à pas lents. La foule accourt en ordre dispersé.

Hongren. Qu'avez-vous à crier ainsi dans un monastère où le silence est de rigueur ?

Huiming. La porte du monastère est grande ouverte, un voleur s'est échappé !

Hongren. Le monastère est vide, que pourrait-on y voler ?
La grande Loi a été mise en œuvre, rentre te purifier le cœur et que chacun vaque à ses occupations.

Huiming. À qui avez-vous transmis la robe et le bol, maître ?

Hongren. Au voyageur originaire de Xinzhou.

Huiming. À ce sauvage du Sud qui pilait le riz ? Comment le maître voudrait-il que je poursuive ma tâche insignifiante ici ? La Loi a été volée !

Hongren. Dispersez-vous tous !

Huiming. Allons vite arrêter ce voleur de la Loi !

Il sort en courant, la barre de la porte à la main. La foule sort en hâte.

Hongren. Calamité ! Ils ne comprennent rien...

Shenxiu entre, vêtu d'habits de voyage.

Shenxiu. Votre disciple ne peut dominer sa confusion.

Hongren. Où pars-tu ?

Shenxiu. Je vais parcourir la plaine Centrale pour acquérir encore des connaissances. *(Il le salue.)* Maître, prenez bien soin de vous !

Il sort.

Hongren (*il regarde le ciel*). Il est temps pour moi, le vieux maître, de quitter ce monde.

Il sort.

Scène 3

La Loi est en péril, la fuite

Huineng entre, un sac de toile sur le dos ; des deux mains il manie les rames.

Huineng (*il chante*). Les vents battent les vagues à l'infini,
la barque solitaire flotte sur le Yangzi.
Le bodhisattva est en péril ici-bas,
la Loi du Bouddha lui a été transmise, mais il fuit !

Huiming entre à la tête d'un groupe d'hommes.

Huiming. Regardez ! Cette barque !
C'est lui, le pire des gredins !
Ne lui laissez pas l'avantage, attrapez-le !
Dites-lui de laisser la robe et le bol du vieux maître !
Qu'est-ce que vous regardez encore ?
Trouvez un bateau, allez vite !

La foule (*elle court en chantant*). Vite, vite, poursuivons-le pour le
rattraper sur-le-champ,
ne le laissons surtout pas atteindre le rivage en premier !
De tous nos yeux regardons,
ô l'autre rive, l'autre rive !

Huineng (*chanté*). Que ce soit parmi les hommes ou au paradis,
se comporter en homme est si difficile,
et devenir un Bouddha encore plus !

Huineng ôte ses chaussures, descend de bateau et s'enfuit.

La foule (*chanté*). La grande sagesse se trouve sur l'autre rive,
vous autres, stupides que vous êtes,
courez après en vain,
en vain...

Huineng entre, sac sur le dos, pieds nus, chaussures à la main.

Huineng (*chanté*). Je traverse fleuve après fleuve,
je franchis montagne après montagne.

La foule (*chanté*). Rechercher la réalité suprême,
voilà un travail vraiment lourd !

Huineng (*chanté*). Impossible de franchir les portes de la vacuité,
je n'ai qu'à rester un sauvage dans les forêts.

Il s'enfuit après avoir jeté ses chaussures.

La foule (*elle court en chantant*). Mieux vaut aller à la recherche de
fortune et titres,
se ménager, et épargner sa peine.

Tous sortent.

*Huineng entre. Bol à la main, il s'appuie sur un bâton ; il pose son sac
pour reprendre son souffle.*

Huineng (*chanté*). À perte de vue s'étendent les monts Dayu,
doux est le vent, fraîche l'eau des sources.

Où Huineng pourrait-il trouver refuge ?
Qui est chargé de la Loi a du mal à garder la vie sauve.

*On entend des bruits d'eau. Huineng ouvre son sac et avec son bol
puise de l'eau en se penchant.*

Huiming arrive en hâte, un bâton à la main.

Huiming (*il crie*). Gredin ! Tu m'as fait courir ! Goûte un peu de mon bâton !

(Huiming s'approche pour lui donner un coup de bâton, mais Huineng, le bol à la main, l'esquive d'une culbute.)

Veux-tu la vie sauve ? Ou bien la robe et le bol de notre patriarche ?

Huineng (*il lui tend le bol*). Prends-le...

Huiming agite son bâton et se précipite pour s'emparer du bol.

Et va mendier !

Il ouvre la main, le bol se brise sur le sol.

Huiming (*stupéfait, puis hors de lui*). Espèce de débauché effronté, tu as brisé le bol du maître. (*Il brandit le bâton.*) Si tu ne rends pas sagement la robe du patriarche, l'un de nous sera de trop !

Huineng. Prends-la.

(Huineng ouvre calmement son sac dont il sort la robe. Huiming abaisse son bâton, relève ses manches et tend la main, mais il tremble sans cesse.)

Maître Huiming, la Loi du Bouddha est dénuée de toute apparence !

Huiming (*il s'agenouille aussitôt*). Votre humble serviteur n'est qu'un militaire sans éducation, je vous prie de me pardonner !

(Il se prosterne.)

Pardonnez ma stupidité, si je vous ai poursuivi, ce n'était pas pour la robe, ce que je recherche, c'est la Loi, je vous prie, maître, de m'éclairer !

Huineng. Maître Huiming, trêve de cérémonies, puisque vous êtes venu pour la Loi du Bouddha, apaisez votre cœur et écoutez-moi : quand vous ne pensez ni au bien ni au mal, à ce moment précis, n'est-ce pas là votre vrai visage ?

Huiming le regarde sans un mot, tête baissée.

Allez vers le nord pour éveiller les hommes !

Il sort.

Huiming se prosterne, mains jointes.

La foule entre, hors d'elle.

La foule. Maître, maître, avez-vous vu le barbare du Sud ?

Huiming. Sur ces hautes montagnes, le vent ne cesse de souffler, je n'ai pas vu le moindre diable en chemin. Comme il boite, il se peut qu'il soit tombé depuis longtemps dans un ravin où il doit servir de pâture aux tigres, à quoi bon continuer à le chercher ? Dispersez-vous, dispersez-vous, c'est fini, que chacun retourne à ses occupations !

Résignée, la foule se disperse à la débandade et sort.

1. Des citations tirées du *Sôûtra de l'estrade* du Sixième Patriarche Huineng figurent tout au long de cette pièce. Pour leur traduction, les traducteurs se sont appuyés sur deux versions existant en français : *Le Sôûtra de l'estrade du Sixième Patriarche Houei-neng (638-713)*, traduit du chinois et commenté par Patrick Carré, Seuil, coll. « Sagesses », 1995 ; et *Discours et Sermons de Houei-nêng, sixième patriarche Zen*, traduction et introduction de Lucien Houlné, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1984. (NdT.)

Acte II

Scène 1

Discussion sur la bannière

Deux moines sont en train d'accrocher une bannière au pied de l'escalier menant à la grande salle du monastère, devant le brûle-encens. On lit sur la bannière l'inscription : « Ni genèse ni extinction », et en dessous le colophon : « Temple de la nature du Dharma ».

Moine A. Ce « ni genèse ni extinction », comment l'expliquer ?

Moine B. On t'a dit de suspendre la bannière, alors fais-le !

Moine A. Essaie donc de m'expliquer ce que c'est, ce « ni genèse ni extinction ».

Moine B. Dans un instant, le maître Yinzong va discourir sur les sôûtras au monastère, tu n'auras qu'à le lui demander.

Moine A. Toi et moi sommes arrivés il y a bien longtemps dans ce temple de la nature du Dharma, nous en avons mangé le sel et nous y avons étudié les Classiques, si le maître nous demande ce que signifie cette bannière et que nous n'arrivons pas à répondre, nos efforts n'auront-ils pas été vains ?

Moine B. Suspendre une bannière fait aussi partie de nos tâches.

Moine A. Cela, c'est pour ceux qui ont une intelligence modeste.

Moine B. Et toi, tu disposerais d'une grande intelligence ?

Moine A. Si l'on ne raisonne pas à fond, on ne trouve pas de solution ; comment pourrait-on se dire sage ?

Moine B. Ne perds pas de temps ! Tire-la de ton côté et moi je la déploie du mien.

La bannière est levée, les deux hommes la contemplent. La bannière claque de plus en plus fort. Les moines arrivent les uns après les autres.

Moine D. Quel vent !

Moine C. Ne la laisse pas tomber, elle risque de fracasser la tête de quelqu'un, est-elle attachée avec un nœud mort ?

Moine A. Le nœud est mort, mais la tête est bien vivante.

Moine B. Ça va, laissez-la bouger d'elle-même, ce n'est plus notre problème.

Huineng entre en scène. Il est déjà d'un âge mûr ; vêtu de ses habits de voyage, vêtements en fibres végétales et chaussures de chanvre, il regarde la bannière.

Silence. La bannière claque de plus en plus fort dans le vent qui siffle.

Moine C. Pourquoi une aussi grande et lourde bannière flotte-t-elle sans cesse dans le vent ?

Moine D. Quand le vent souffle, elle bouge, telle est la raison.

Moine C. Pourtant, le vent, à l'origine, est dénué de toute sensation, comment fait-il bouger cette bannière sans raison ? Essaie de l'expliquer !

Moine E. Le vent est sans forme, ce qui bouge, c'est la bannière.

Moine C. La bannière n'est-elle pas aussi dénuée de sensation, dans ce cas, comment est-elle capable de bouger ?

Moine F. Ni le vent ni la bannière ne possèdent de sensations, mais il existe entre eux une relation de cause à effet.

Moine C. Cause et effet entraînent les sensations ; s'il y a sensation, il y a mouvement ; pourtant, le vent et la bannière sont choses insensibles, alors pourquoi bougent-ils ?

Le maître Yinzong entre.

Yinzong. Voilà une bonne question ! Qui peut y répondre ?

Moine D. Le mouvement vient du vent qui se lève ; quand le vent s'apaise, tout devient immobile, voilà la nature du vent. Quand on la regarde, on croit que la bannière bouge, mais en réalité, c'est le vent qui bouge ; on ne voit pas le vent bouger, seulement la bannière, c'est plutôt une illusion !

Moine E. C'est faux, la bannière est capable de bouger, mais ni la montagne ni les pierres ; quand le vent souffle, la bannière bouge tandis que montagne et pierre ne bougent pas d'un pouce, cela ne dépend pas de la nature du vent, mais de la nature de la bannière, voilà pourquoi elle bouge au gré du vent...

Huineng. Ni le vent ni la bannière n'ont de sensations, comment parler de nature de mouvement ou pas ? Vent et bannière sont identiques, ni la bannière ni le vent ne bougent, celui qui voit bouger n'a qu'une illusion qui vient d'une impulsion intérieure. La Loi du Bouddha ne distingue pas entre le mouvement et l'immobilité, voilà ce que signifie « ni genèse ni extinction » !

Yinzong. Qui a prononcé ces mots ?

Huineng. Un voyageur de passage.

Yinzong. Je prie le voyageur de s'avancer ! Quel est votre nom ?

Huineng. Je m'appelle Lu, et mon prénom est Huineng.

Yinzong. D'où venez-vous ?

Huineng. Des monts du Lingnan.

Yinzong. Vous avez sans doute un maître ?

Huineng. J'ai été le disciple du vieux moine Hongren des monts Dongshan de la préfecture de Qizhou dans le Lingbei.

Yinzong. Savez-vous que le grand maître est mort depuis longtemps ?

Huineng. Je le sais, j'ai failli à mon devoir envers le maître.

Yinzong. J'ai fini pour aujourd'hui de commenter les sôûtras, que chacun retourne à ses occupations, j'ai à parler à ce voyageur.

Les moines sortent.

(À voix basse.) Avant de mourir, le grand maître Hongren a dit que la Loi du Bouddha voyagerait dans le Sud, ne seriez-vous pas le sage qui la possède ?

Huineng. Votre serviteur est bien cet homme.

Yinzong. Pourquoi avoir tant tardé à venir transmettre l'enseignement de la Loi ?

Huineng. Le patriarche m'a conseillé de disparaître pendant des années, et je suis resté dans les montagnes des districts de Sihui et de Huaiji près de Canton, caché parmi les chasseurs.

Yinzong. Êtes-vous réellement Huineng, le disciple du Cinquième Patriarche ? Quelle preuve en avez-vous ?

Huineng. La robe du patriarche.

Yinzong. Voilà vraiment une causalité suprême !

(Il le salue mains jointes.)

Moi-même ai reçu l'enseignement du patriarche Hongren dont j'ai été le disciple. Malheureusement, je n'ai pu obtenir la Loi à cause de ma stupidité. Les quelques paroles que vous venez de prononcer et que je n'avais jamais entendues auparavant m'ont subitement éclairé. Le Soûtra du Nirvâna que je prêchais jusqu'à présent est comme autant de débris de poterie.

Grand maître, je vous prie de me suivre dans le monastère !

Ils sortent.

Scène 2

L'ordination

Son de clochettes. Trésor Infini entre en scène vêtue d'une simple robe pour balayer, crâne rasé et pieds nus, elle porte une écuelle et agite la clochette de prière.

Trésor Infini (*d'une voix forte*). Me voici, la nonne Trésor Infini !
Mes trésors sont si infiniment riches et beaux que personne ne parvient à les connaître !

Elle rit en agitant la clochette.

Yinzong arrive de l'autre côté de la scène à la tête des moines.

Yinzong (*d'une voix forte*). Moines, révérends, maîtres de la discipline, tous prient le grand maître Huineng, à qui le Cinquième Patriarche Hongren a transmis la Loi du Bouddha, de monter sur l'estrade !

Trésor Infini (*elle passe sur le devant de la scène en chantant*).
Pensées infinies enchevêtrées sans cesse,
affection et rancune infiniment mêlées tels causes et effets,
souffrances infinies tout comme océan amer sans limites...

Huineng entre, vêtu de la robe de cérémonie, mains jointes ; les moines le saluent, mains jointes.

Yinzong. Que les trois maîtres de discipline – le maître de discipline Zhiguang du monastère Zongchi de Xijing, le maître de discipline Huijing, grand maître du Karma, du monastère Lingguang de Suzhou, le grand maître de discipline Daoying du monastère Tianhuang de Xingzhou – apportent l’encens !

Les trois maîtres de discipline allument l’encens.

Trésor Infini (*chanté*). Désirs comme illusions sont infinis.
Prières sans fin, pratiques ascétiques incessantes.

La foule des moines entoure Huineng, ils regardent sa robe et lui témoignent un immense respect, ils discutent entre eux.

La foule des moines. C’est la véritable robe !
Je ne l’avais encore jamais vue !
En quel tissu est-elle faite ?
C’est une robe en soie véritable ?

Huineng. Elle est en kapok.

La foule des moines. Aïe aïe aïe, Seigneur Bouddha !

Trésor Infini agite sa clochette et se met à danser.

Trésor Infini (*chanté*). Du printemps à l’été,
de l’automne à l’hiver,
du cap de l’océan à la limite du ciel,
un vide immense...

Elle sort.

Yinzong monte sur l’estrade.

Yinzong. Cette estrade d'ordination a été construite par le grand maître Gunavarman de la dynastie des Song. À cette époque y figurait une inscription qui disait : « Dans l'avenir, un arhat montera sur cette estrade et un Bouddha y recevra les préceptes. » Aujourd'hui, moi, Yinzong, supérieur du monastère de la Loi, je vais donner la tonsure au grand maître Huineng qui se conformera tout entier à la Loi du Bouddha et à ses interdits. Que les trois maîtres de discipline en soient témoins !

Cloches et pierres sonores résonnent à l'unisson, Yinzong s'avance en tête, Huineng le suit, puis arrivent les trois maîtres de discipline, ils franchissent l'estrade et sortent.

Le son des poissons de bois s'élève, les moines récitent les soutras.

La foule des moines (*psalmodié en chœur*). Hommes et femmes de bonté, bodhisattva, qu'il en soit ainsi, que vos cœurs soient en paix !

Ils sortent les uns après les autres.

Trésor Infini entre en dansant et en agitant sa clochette.

Trésor Infini (*déclamé*). Quels tourments, cette vie humaine !

La foule entre à sa suite.

La foule. Regardez, venez vite voir !

Une folle !

Où ? Où ça ?

Ah ! une nonne !

Les nonnes peuvent aussi être folles ?

Trésor Infini. C'est vous qui êtes fous, vous vous obstinez dans l'erreur !

La foule. Chante encore, chante encore ! Donnons-lui deux sous, comme elle est pitoyable !

Trésor Infini. C'est vous qui êtes lamentables !

La foule. Écarte-toi, écervelé !
Laisse-la passer, diable !
Oh ! Elle est couverte de gale !

Trésor Infini. On ne sait qui a le corps plus sale que l'autre !

La foule. Ne lui faites pas de mal, elle pratique une ascèse extrême !
C'est une pauvre nonne ! Amithâba !

Trésor Infini (*chanté*). Trésor Infini, toi qui as les trésors infinis et aussi magnifiques que mystérieux...

Le son de la clochette s'éloigne.

Scène 3

Ouverture de l'estrade

Le bruit de la pluie s'élève doucement. Huineng, tête rasée, vêtu d'habits en toile grossière, portant des bandes molletières et des sandales de moine, entre lentement, s'arrête et écoute attentivement. Murmure de la pluie. Huineng tend la main pour recueillir les gouttes.

Huineng (*chanté*). Derrière les chiens je poursuivais les cerfs, comme un sauvage dans les montagnes, je vivais de la chasse. Pourtant, les hommes à la recherche de la Loi de moi firent l'objet de leur traque. Comment imaginer qu'en un instant tu deviennes un céleste maître et reçoives des offrandes.

Huineng lève le visage sous la pluie. Yinzong entre en hâte.

Yinzong. Que faites-vous, maître ?

Huineng. J'écoute mon cœur en regardant la pluie.

Yinzong. Les moines sont tous rassemblés dans la salle, ils vous attendent pour vous écouter parler de la Loi.

Huineng. Moi, Huineng, je n'ai rien à expliquer, rien de ce qui pourrait être dit ne sera juste.

Yinzong (*il attend dans une attitude respectueuse*). Tout le monde attend l'enseignement véritable du patriarche qui vous a été confié ! Veuillez quand même nous éclairer !

Huineng. Maître, vous me révérez trop, je n'en suis pas digne, je crains de ne rien dire d'utile.

Yinzong. Tout dépend des causes et des effets. Si la foule assemblée obtient l'illumination, voilà un mérite inestimable.

Veuillez vous changer et revêtir la robe de cérémonie.

Huineng. Maître, quelle différence y a-t-il entre le Huineng qui porte la robe de cérémonie et le Huineng qui ne la porte pas ?

Yinzong. Si vous ne la portez pas, je serai le seul à savoir qui vous êtes ; si vous la portez, tout le monde saura que vous êtes le véritable patriarche.

Pour la grande Loi bouddhiste, pour aider les égarés à traverser l'existence, je vous prie de passer votre robe de cérémonie et de vous rendre dans la grande salle !

Huineng. Moi, Huineng, je suis obligé de faire une chose impossible. Pardonnez-moi ! (*Il se prosterne avec un petit sourire.*) Que le maître me précède, moi, Huineng, je le suivrai.

*Yinzong sort, satisfait. Les cloches sonnent très fort. Huineng sort.
La foule des moines et des laïcs arrive en ordre dispersé. Yinzong entre. Les cloches se taisent.*

Yinzong. À la fin des années Xiaoliang, Zhendi, un honorable tripitaka, a planté à côté de cette estrade ces deux arbres de l'éveil et il a recommandé aux moines de bien veiller sur eux, car plus tard, apparaîtrait

un bodhisattva qui expliquerait sous ces arbres la Loi suprême du Grand Véhicule. Nous avons aujourd'hui cet honneur, il se réalise. Le bodhisattva à qui le patriarche de notre doctrine a personnellement transmis la Loi va venir sur cette estrade ouvrir pour nous la doctrine des monts de l'Est. Maître Huineng, je vous prie de monter sur l'estrade !

Vêtu de sa robe de cérémonie, Huineng entre.

Huineng (*un petit sourire aux lèvres*). Je vais m'asseoir sous cet arbre, il y fera plus frais.

Écoutez-moi tous. Moi, Huineng, je ne sais pas lire, je ne vous tromperai pas, pour parler franchement, je suis incapable de lire les soûtras. Que chacun les lise par lui-même s'il veut trouver une explication. Mais moi, je possède la Loi, qui n'a ni nom ni appellation, ni existence ni signification, ni parole ni précepte, ni tête ni queue, ni intérieur ni extérieur, ni passé ni avenir, ni bleu ni jaune ni rouge ni blanc ni noir, elle est et elle n'est pas, elle n'a ni cause ni effet, s'il vous plaît, vous autres qui avez d'excellentes connaissances, qu'est-elle donc ?

Les moines se regardent les uns les autres sans oser répondre. Le jeune novice Shenhui se lève.

Le maître de l'ordination. Jeune novice, que fais-tu ?

Shenhui. Je ne tiens plus assis, j'ai les jambes engourdis.

Le maître de l'ordination. Va donc faire tes prières, cesse de chahuter.

Huineng. Si cet enfant ne tient plus assis, qu'il se lève. Cette Loi que je possède, chacun d'entre vous la possède en lui-même, mais vous n'en avez pas encore perçu la vraie nature. Rien n'empêche que chacun s'y essaie. (*Il rit.*) Ma méthode ne préconise aucune règle.

Shenhui. Maître, je voudrais faire pipi !

Le maître de l'ordination. Attention, je vais te punir !

Huineng. Si le petit se retient, ça lui fera du mal, va vite, va vite !

Shenhui sort en courant, tout le monde se détend et rit.

Le maître de l'ordination. Un peu de sérieux sur l'estrade !

L'assistance n'ose plus rire.

Huineng. Ma Loi est sérieuse et ne l'est pas, elle vient du cœur, mais il ne faut pas s'y attacher, quand on a le cœur en paix, naît le Grand Éveil.

Claquettes et tambour retentissent, des sabots de cheval martèlent le sol.

Le maître de l'ordination. Que se passe-t-il ?

Un envoyé de la préfecture, fouet à la main, entre vivement sur scène.

L'envoyé. Le grand préfet Wei Ju de Shaozhou adresse une lettre au maître Yinzong du monastère Faxing !

Yinzong (*il se lève pour prendre la lettre et la lit*). Le grand préfet Wei Ju, les fonctionnaires de la préfecture ainsi que les lettrés ont appris que le grand maître Huineng, adepte de la Loi du Bouddha, est arrivé dans notre ville de Canton, ils prient le maître de choisir un jour faste et d'ouvrir l'estrade pour nous expliquer les textes canoniques et sauver tous les êtres, moines et laïcs, sans distinction, au cours d'une grande cérémonie ! L'envoyé attend la réponse près de son cheval, qu'en pense le maître ?

Huineng. C'est aussi une relation de cause à effet pour moi, pauvre moine. Je vous en parlerai un jour avec tout le monde réuni.

Yinzong. Que l'envoyé rapporte ces paroles au grand préfet Wei Ju.

L'envoyé sort. Coups de petit tambour, les claquements de sabots s'éloignent.

Huineng. Aujourd'hui, nous nous arrêtons ici.

Il se lève.

Yinzong. La question que le maître a posée est un sujet de réflexion, que chacun retourne travailler chez lui, ne faites pas perdre son temps au grand maître !

Les moines se lèvent et sortent. Le jeune novice Shenhui entre.

Shenhui. Juste le temps de faire pipi et vous avez déjà fini ? Cette Loi dont parlait le moine, qu'est-ce que c'était en fin de compte ?

Huineng. Je te le demande !

Shenhui. Cette chose n'est-elle pas justement le Bouddha que l'on lit tous les jours à haute voix dans les sôûtras ?

Le maître de l'ordination. Espèce de petit effronté, tu dis n'importe quoi, tu as violé les règles, frappez-lui les fesses ! Maître Huineng, il ne faut plus gâter cet enfant !

Huineng (*il s'exclame*). J'ai expliqué très clairement que la Loi n'avait aucun nom, comment as-tu pu lui en trouver un ?

Shenhui. Si vous posez la question, il faut bien vous répondre, mais si vous ne la posez pas, alors il n'y aura pas de nom.

Huineng. Prends un coup de bâton ! Si je te frappe, as-tu mal ou n'as-tu pas mal ?

Shenhui. Les deux à la fois.

Huineng. Où as-tu mal alors ?

Shenhui. Aux fesses.

Huineng. Et où n'as-tu pas mal ?

Shenhui. Au bâton.

Yinzong. N'importune pas le maître, file, file !

Huineng. Comment se nomme ce petit turbulent ?

Yinzong. Shenhui, il est venu étudier la Discipline, mais je vais le renvoyer.

Huineng. Gardez-le pour l'instant. J'ai quelque difficulté à marcher, laissez-le m'accompagner, il prendra soin de moi.

Yinzong. Où le maître va-t-il s'installer, y a-t-il réfléchi ?

Huineng. Si près de cette ville animée, la moindre activité fait réagir les autorités et trouble la paix de votre monastère. Je suis habitué à vivre dans les montagnes, ma préférence est de retourner dans les forêts.

Yinzong. Le maître a-t-il fixé une destination ? Il vaudrait mieux que j'en avertisse le préfet.

Huineng. Je pense qu'une fois que la grande assemblée sera achevée, je rentrerai dans les montagnes de Caoxi à Shaozhou, j'y suis resté si longtemps, quelque chose m'y retient encore.

Les deux hommes sortent. Du fond de la scène parvient indistinctement un son de clochettes. La silhouette de la nonne Trésor Infini se profile. Depuis la fosse d'orchestre, la chanteuse monte sur scène accompagnée par la musique.

La chanteuse (chanté). Une belle silhouette de femme, un souvenir, une histoire, enfouis au fond du cœur, impossible d'en parler.
Toi, tu es Trésor Infini,
moi, je le suis aussi,
tu marches, et je marche sans arrêt,
qui peut en comprendre le mystère ?

Huineng, vêtu de la robe de cérémonie, monte sur l'estrade. La silhouette de Trésor Infini disparaît. La foule entre.

Huineng (il prêche). Hommes et femmes de bonté !

Tous les hommes, en ce bas monde, à l'origine possèdent eux aussi la sagesse du Bouddha, mais aveuglés par leurs obsessions, ils ne parviennent à en prendre conscience. Ma méthode de la Loi a comme principe l'absence de pensée, comme essence l'absence d'apparence, et comme fondement l'absence d'attachement.

Qu'appelle-t-on l'absence d'apparence ? C'est l'apparence détachée de l'apparence.

Celui qui est dans l'absence de pensée ne pense pas alors même qu'il pense.

Quant à l'absence d'attachement, c'est l'essence propre de l'homme.

Les pensées se suivent sans cesse ; dans le passé, le présent, le futur, elles s'enchaînent sans jamais s'arrêter, mais si, un seul instant, cette chaîne se brise, votre corps absolu s'éloigne immédiatement de votre corps de

chair et, dans la succession des moments ultérieurs, aucune pensée ne peut plus se fixer sur le moindre phénomène. Si l'on arrête sa pensée un seul instant, toutes les pensées s'arrêtent, et l'on parle d'enchaînement. La pensée qui, d'instant en instant, ne s'arrête pas sur le moindre phénomène est libre de tout lien.

La chanteuse (*d'une voix de fausset*). Le mystère de la femme qu'est la nonne, seules les femmes peuvent le comprendre, et encore pas toutes. Comment un moine le pourrait-il ?

(*Chanté.*) Cœur tendre, sentiments mélancoliques, inextricables et ténus, comme fumées et nuages, comme volutes, comme indistincts, comme brumes et pluies éparses, impossibles à rejeter, vont-ils s'interrompre ?

Huineng. Hommes et femmes d'intelligence !

Le mahaprajnaparamita, c'est la connaissance transcendante. Dans les pays de l'Ouest, c'est la voix de Brahmâ, dans la langue chinoise de l'empire des Tang, c'est la Grande Connaissance qui mène au nirvâna.

Maha signifie grand, le cœur est immense, comme le vide infini, la terre, les montagnes et les fleuves, les herbes et les arbres, les mauvais et les bons, les pratiques pernicieuses et les pratiques orthodoxes, le paradis et les enfers, tout est dans le vide.

La nature de l'homme est vide aussi et tout redevient ainsi, toutes les Lois sont la nature en elle-même, et si l'on voit tous les hommes, ce ne sont pas des hommes, alors que la mauvaise Loi ou la bonne Loi, on ne peut s'en imprégner, les quatre éléments, la terre, l'eau, le feu et l'air, tout est parfaitement vide ! Les égarés ne font que réciter, les sages pratiquent avec l'esprit !

La foule (*chanté*). La Grande Connaissance conduit au nirvâna !
Les quatre éléments, tout est vide ! parfaitement vide !

La chanteuse (*d'une voix de fausset*). Quel vide ! Que va faire une femme sur l'autre rive ?

(*Chanté.*) Ces mille attitudes et cent postures, ces prodiges de toutes sortes, tourbillonnent et vacillent
et changent constamment.

Les souffrances des femmes, comment les hommes pourraient-ils les comprendre ?

Elle sort.

Huineng. Hommes et femmes d'intelligence, écoutez bien !

Les tourments, c'est l'éveil. Si une pensée égarée fait de l'homme un homme ordinaire, une pensée illuminée en fera un Bouddha.

Hommes et femmes d'intelligence !

Le mahaprajnaparamita est ce qu'il y a de plus vénérable, de plus élevé – c'est la première des choses, et elle ne se trouve nulle part, ne va nulle part et ne vient de nulle part. Les Bouddhas des trois temps, passé, présent, futur, en sont tous issus et, armés de cette Grande Connaissance, ils marchent vers le nirvâna ; brisons les cinq agrégats constitutifs des êtres, les peines et les tracas ! Ceux qui subiront l'illumination de la Loi pratiqueront l'absence de pensée, l'absence de souvenir, le détachement. Éclairés par la sagesse, ils ne rechercheront plus aucune Loi, percevoir ainsi sa nature, c'est devenir Bouddha, et tous les êtres vivants, voilà le Bouddha !

Hommes et femmes d'intelligence, chantez avec moi !

La foule (*chanté*). Les êtres vivants font vœu sans limites de traverser l'océan de l'existence,

les tourments sont sans limites si le vœu s'interrompt,
des tourments naîtra l'éveil,
les êtres vivants, voilà le Bouddha !

L'écrivain arrive sur le côté de la scène, debout il écoute attentivement.

Huineng. Hommes et femmes d'intelligence !

Les êtres vivants font vœu sans limites de traverser l'océan de l'existence, ce n'est pas moi, Huineng, qui vous le fais franchir, c'est chacun d'entre vous qui le franchissez avec votre propre corps et votre propre nature.

Dans ce corps matériel, on ne trouve qu'angoisse, sottise, folie, illusion et vanité. Lorsqu'on recourt à sa propre nature de conscience, on arrive à la

droiture, c'est-à-dire à la sagesse, afin d'éliminer angoisse, sottise, folie, illusion et vanité. Sauvez-vous par vous-même !

Votre cœur éradique les illusions, son éveil vous fait devenir Bouddha, ainsi le Bouddha, ce sont les êtres vivants, et les êtres vivants, c'est le Bouddha.

Il joint les mains.

La foule (*psalmodié*). Grande vertu ! Grande vertu !

Huineng (*il tend la main*). Moi, Huineng, je vais vous délivrer mes préceptes !

Il descend de l'estrade et se déplace dans la foule pour délivrer ses préceptes.

La foule (*chanté*). Les êtres vivants sont le Bouddha, et le Bouddha, c'est nous.

La foule sort lentement de scène, tête baissée. L'écrivain s'avance.

L'écrivain. Le moine consentirait-il à m'enseigner ?

Huineng. Enseigner quoi ?

L'écrivain lève la main et forme un cercle au-dessus de sa tête.

Calamité ! Revenez un autre jour.

L'écrivain. Où trouverai-je le moine ?

Huineng. Si vraiment vous voulez savoir où aller, vous le trouverez par vous-même.

Il rit et sort.

La chanteuse revient en jouant d'un instrument.

L'écrivain. Que pouvez-vous chanter, mademoiselle ?

La chanteuse. Je suis une fille de joie, je ne chante rien d'autre que des chansons sur l'amour et les sentiments qui naissent entre les hommes et les femmes, choisissez le chant que vous voulez et je le chanterai pour vous.

Monsieur, allez-vous à la capitale pour vous présenter aux concours impériaux ? Ou bien n'avez-vous pas rencontré l'occasion de déployer vos talents ?

L'écrivain. Je n'ai rien à faire, je parcours la vie en m'amusant. Mes attaches d'homme du commun ne sont pas rompues, je reste un homme ordinaire dans ce bas monde. Eh bien, chantez donc *La Neige en août* !

La chanteuse. Monsieur, y a-t-il de la neige en août ?

Le luth se tait subitement. Les deux personnages sortent.

Scène 4

Nirvâna

Deux coups de petit tambour. Deux gardes entrent.

Un garde. Le supérieur du monastère est-il là ?

Fahai arrive avec quatre moines.

Fahai. Qui êtes-vous ? Le monastère est un lieu de calme, pourquoi faites-vous ainsi irruption ?

Le chef des gardes entre.

Le chef des gardes. L'émissaire impérial de la cour, Son Excellence le général Xue Jian, arrive !

Xue Jian et un garde entrent.

Fahai. Je suis le moine Fahai, pardonnez-moi de ne pas être venu vous accueillir !

Xue Jian. J'ai reçu cet ordre de l'empereur : depuis la capitale, faire route jour et nuit, sans prendre de retard, pour prier le grand maître Huineng

de prendre au plus vite connaissance de cette lettre !

Fahai. Amithâba ! Que l'on appelle vite le maître Huineng !

La foule des moines. (*ils parlent l'un après l'autre*). Une lettre de l'empereur !

Extraordinaire ! Une nouvelle sensationnelle !

Il faut vite appeler le vieux maître.

Un moine sort en courant.

Fahai. Je prie l'éminent général d'entrer dans la salle de réception du monastère pour se mettre à l'aise et se débarrasser de la poussière du chemin.

Xue Jian. Inutile !

Fahai. Moi, le disciple Fahai, qui ai servi le grand maître Huineng depuis des années dans les montagnes, je ne sais comment accueillir l'ordre de l'empereur. Je vous prie, général, de me donner des instructions tandis que je vais préparer l'encens pour la réception.

Huineng entre sur scène appuyé sur un bâton, un moine le soutient.

Huineng. Moi, Huineng, je ne suis qu'un pauvre moine ! Je ne sais pourquoi la cour impériale se dérange, acceptez toutes mes excuses.

Xue Jian. J'ai été envoyé sur ordre de l'impératrice Zetian et de l'empereur Zhongzong pour vous remettre cette lettre !

Huineng (*il salue mains jointes et prend la lettre*). Je ne sais pas lire, puis-je vous demander de me lire la lettre de Leurs Majestés ? J'écoute respectueusement de toutes mes oreilles pour savoir quel crime j'ai commis !

Xue Jian. Votre vertueuse renommée s'est répandue au loin, partout on vous respecte, en quoi serait-ce un crime ? Leurs Majestés, l'impératrice Zetian et l'empereur Zhongzong, ont exprimé le souhait que moi, leur humble serviteur, je galope sur dix mille lis pour inviter le grand maître au palais Impérial où il sera entretenu ! Veuillez faire vos préparatifs pour gagner au plus vite la capitale sous ma protection !

Huineng. J'ai des problèmes aux jambes, à mon âge, je ne pourrai effectuer un si long voyage.

Xue Jian. Vous n'aurez pas à marcher, ne serait-ce qu'un pouce, à chaque relais tout au long du chemin, de fringants coursiers seront prêts pour vous, soyez sans inquiétude.

Huineng. Mes vieux reins aussi sont en mauvais état, je ne pourrai monter à cheval.

Xue Jian. On vous transportera dans une voiture, vous aurez votre propre cocher !

Huineng. Je crains que mes vieux os, secoués tout au long de la route, ne parviennent jusqu'à la capitale, ils vont s'éparpiller et il me faudra encore prier l'empereur de bien vouloir les ramasser, ce n'est pas convenable, pas convenable !

Xue Jian. Je vous ai apporté un ordre de l'empereur, je crains que vous ne puissiez y déroger !

Huineng. Moi, pauvre moine, je ne possède rien du tout, si ce n'est la robe de moine que m'a transmise le patriarche. Je prie le général de bien vouloir l'offrir à l'impératrice et à l'empereur, ainsi ne leur manquerai-je pas d'égards pour leurs bienfaits.

Xue Jian. Ce que réclame l'empereur, c'est un moine, pas une robe de cérémonie ! À quoi lui serviraient les vêtements d'un moine ? Cette lettre vous est personnellement adressée, en ne la prenant pas, vous feriez montre d'une certaine ingratitude !

Xue Jian avance d'un pas, la main sur son épée.

Huineng (*il s'incline*). La voulez-vous ?

Xue Jian. Quoi ?

Huineng (*il tend la tête*). Prenez-la.

Xue Jian. Quoi ?

Huineng. La tête du vieux moine.

Xue Jian. Qu'est-ce que cela signifie ?

Huineng. L'empereur ne veut-il pas ce vieux moine ? Vous n'avez qu'à prendre sa tête.

Xue Jian. Ce que veut l'empereur, c'est que le vieux maître vienne à la cour lui expliquer la Loi du Bouddha, il n'a pas dit qu'il voulait sa tête !

Huineng. Parfait, parfait, l'empereur veut aussi devenir bodhisattva !

Xue Jian. Les faveurs de l'empereur sont immenses, il entretient les temples avec largesse, il fait l'aumône pour nourrir moines et nonnes, fait partager au monde ses mérites et sa vertu, vous ne devez pas prendre cela à la légère !

Huineng. Les mérites et la vertu ne doivent pas se manifester là.

Xue Jian. Où doivent-ils se manifester alors ?

Huineng. Ériger des temples et des monastères, pratiquer l'aumône et faire des offrandes, ce n'est que cultiver la vertu pour atteindre le bonheur. Les mérites sont dans le corps de la Loi et non dans les champs de bonheur. Voir l'essence est accomplissement, rester dans l'égalité est puissance. Voir la nature du Bouddha, voilà le mérite ; la droiture, voilà la vertu ; si les pensées font que le cœur est droit, la vertu est déjà abondante.

Xue Jian. Je ne comprends pas vos propos, ne craignez-vous pas de dire cela à l'empereur ?

Huineng. C'est ce que dit le vieux moine. Huineng ne peut délivrer une autre Loi à l'empereur. S'ils perdent leur propre nature, tous les êtres sont le Bouddha ; s'ils sont conscients de leur propre nature, Bouddha, ce sont les êtres ; la charité, c'est la Guanyin ; la droiture, c'est le bodhisattva Maitreya. Bonnes actions et mauvaises actions ne doivent pas être calculées, elles doivent venir naturellement du cœur, dans la plus parfaite quiétude. Que le général retourne informer l'impératrice et l'empereur, je les prie de bien vouloir me pardonner de rester dans les montagnes pour soigner mes maux, je maintiendrai fermement l'enseignement de la Loi pour répondre à la mansuétude impériale.

Il joint les paumes.

Xue Jian reste silencieux, recule et sort.

La foule des moines (psalmodié). C'est bien, c'est bien !

(Chanté.) L'empereur veut aussi devenir bodhisattva !

Dans cet univers géant,

si tout est pur,

toi et moi, à propos de quoi pourrons-nous encore nous disputer ?

À quoi serviront généraux et soldats ?

Les moines sortent.

Huineng se retourne, il tourne le dos à la scène, s'avance vers le fond, tousse et sort.

La scène s'obscurcit. Dans l'obscurité, un brasero luit devant le lit de méditation. Huineng entre, appuyé sur son bâton, il tient d'une main sa robe de cérémonie, il tousse, puis jette la robe dans le feu qu'il attise avec le bâton. Les flammes montent d'un coup et éclairent son visage. Shenhui adulte entre d'un côté de la scène, il s'arrête et regarde calmement.

Huineng (*il cesse de tousser et se retourne*). Le petit novice est de retour ?

Shenhui. Moi, Shenhui, j'ai respecté l'enseignement de mon maître, j'ai voyagé en maints endroits, j'ai laissé mes traces dans les grands monastères du Nord et me suis rendu chez le maître Shenxiu.

Huineng. Pourquoi es-tu revenu ?

Shenhui. Le maître Shenxiu a été convoqué à la capitale, il est à présent le maître de la Loi dans la capitale et le précepteur de l'empereur. Pourtant, j'ai préféré revenir ici comme disciple auprès de vous.

Huineng. Qu'as-tu vu chez lui ?

Shenhui. Et vous, maître ? Qu'avez-vous vu ?

Huineng. Tu fais encore l'espiègle devant moi !
(*Il lui donne trois coups de bâton.*)
As-tu mal ?

Shenhui. J'ai mal et je n'ai pas mal.
(*Il rit.*)

Ce qui a mal, c'est Shenhui, ce qui n'a pas mal, c'est la Nature de Bouddha.

Huineng. Shenhui, ne joue pas au plus fin !

Shenhui (*il baisse la tête*). Je m'excuse.

Huineng. Le vieux moine voit et ne voit pas.

Shenhui (*il relève la tête*). Pourquoi cela ?

Huineng. S'il regarde devant lui, il voit la vacuité de sa propre nature. Ce qu'il ne voit pas, ce sont les deux côtés, il ne s'égare ni dedans ni dehors. Y a-t-il autre chose que tu ne comprends pas ?

Shenhui se prosterne.

Appelle les disciples, j'ai à leur parler.

Shenhui sort. Huineng s'installe sur le lit de méditation en s'appuyant sur son bâton, il s'assied en tailleur. Sons de cloches.

Fahai et les moines entrent. La cloche se tait. Shenhui entre et se tient debout sur le côté.

Fahai. Quels conseils, maître, voulez-vous nous donner ?

Huineng (*il s'arrête de tousser*). Approchez-vous. Au mois d'août, je quitterai ce monde. Je suis venu y faire un tour, dépourvu de tout, et je m'en vais les mains vides, je pars sans rien, mais si j'ai pu vous donner quelques éclaircissements et si vous êtes en paix, tant mieux. Avez-vous encore des questions ? Il est temps de me les poser.

Fahai. S'il vous plaît, vieux maître, ne parlez pas ainsi, cela nous plonge dans la tristesse.

Les moines se tiennent soit tête baissée soit agenouillés, seul Shenhui ne bouge pas.

Huineng. Tous, redressez la tête et regardez-le : ce Shenhui est encore jeune, mais rien ne l'émeut. Vous avez beau vous perfectionner, pour qui êtes-vous tristes ? Craignez-vous que je ne sache pas quelle est ma destination ? Si votre maître ne connaissait pas sa destination, il ne pourrait prendre congé de vous. Vous ne voyez que la vie et la mort, comment se fait-il que vous ne soyez pas capable de voir la non-vie et la non-mort ?

Fahai (*il s'avance d'un pas*). J'ai une chose à vous demander, je ne sais si je peux.

Huineng. Même la vie et la mort, on peut s'en détacher. Pour le Chan, il n'y a aucun tabou. Parle.

Fahai. Après que le maître sera parti... (*Il parcourt l'assistance du regard.*) À qui sera confiée la robe de cérémonie ?

Huineng. À quoi cela sert-il d'avoir la robe sans avoir la Loi ? À l'origine, rien n'existe, avoir cette robe n'est qu'une chose extérieure qui ne fait que susciter des conflits, détenir la robe risque de nuire à mon école de pensée. Quand je m'en irai, une fausse Loi viendra semer le désordre. Arrivera alors un homme qui, sans s'occuper des critiques et sans se préoccuper de sa propre vie, rétablira mon enseignement, la Loi essentielle.

Fahai. Pardonnez à votre disciple d'être stupide et arriéré, et permettez-lui de poser une autre question.

Huineng. Pose ta question sans détour, qu'y aurait-il que tu ne puisses demander ?

Fahai. Aujourd'hui, le grand maître est là et la Loi du Bouddha est là. Une fois que le maître sera parti, comment les successeurs pourront-ils voir le Bouddha ?

Le calme règne sur la scène.

Huineng. Ce sera l'affaire des successeurs, il faut vous considérer vous-mêmes dans l'instant ! J'ai dit tout ce que je devais dire, je n'ai rien à ajouter, si ce n'est ceci. Écoutez bien : Ne pas revenir à sa nature et chercher ailleurs le Bouddha, voilà l'erreur, Bouddha est en soi. Prenez bien soin de vous !

Il s'assied en tailleur, tête baissée.

La foule des moines recule discrètement.

Le bâton du Chan appuyé au bord du lit de méditation tombe soudain sur le sol. Huineng trépassa. Résonne le son ténu d'une clochette. Fahai s'approche ; à l'arrière-plan, la scène blanchit.

Fahai. Quel prodige, par cette grande chaleur, les forêts de la montagne en un instant ont blanchi, ne serait-ce pas la neige en août ?

Acte III

Charivari dans la communauté Chan

*La chanteuse et l'écrivain entrent par les deux côtés de l'avant-scène.
Musique de cordes.*

La chanteuse (*chanté*). *La neige en août,*
quelle surprise...

L'écrivain regarde le ciel, il fait le geste de recueillir des flocons.

Dans les monts Cao, si calmes,
l'ombre fait naître un vent frais.

L'écrivain (*déclamé*). Un bûcheron...

La chanteuse (*chanté*). Réfléchir en contemplant la plaine bleutée,
les sommets enneigés conservent le sens...

L'écrivain (*déclamé*). Le grand maître de toute une génération !...

La chanteuse (*chanté*). Pour qu'une bonne pierre pense à se déplacer, et qu'à l'intérieur une nouvelle surgisse...

L'écrivain (*déclamé*). Une vie de souffrances...

La chanteuse (*chanté*). À l'origine, l'Auguste Ciel comprend la Loi du Bouddha,
qui en fait est vide.

L'écrivain (*déclamé*). Quel bon divertissement !

La chanteuse (*elle pince une corde, lève la tête ; d'une voix de fausset*). Chan... a !

Elle baisse la tête et écoute.

L'écrivain et la chanteuse sortent.

La scène s'éclaire violemment, tous les maîtres Chan arrivent en foule à la suite les uns des autres.

Ce maître-ci (*il crie*) . Oh !

Ce maître-là (*il crie*) . Ah !

Le maître Un et le maître Encore entrent en scène.

Le maître Un. *Dis-moi, où est le Bouddha en fin de compte ?*

Le maître Encore. *Grande vertu, il est sous tes pieds !*

Le maître Un regarde ses pieds.

Le maître Encore. Il s'est envolé !

Le maître Un. Je ne le vois nulle part, où s'est-il envolé ?

Il ne bouge pas et reste les yeux fixés devant lui.

Les deux maîtres se regardent et éclatent de rire.

Le maître Et Puis et le maître Possible entrent. Le maître Possible tient un bâton.

Le maître Et Puis. Dis-moi, dis-moi vite, qu'est-ce que le Bouddha ?

Le maître Possible (*il lui donne un coup de bâton, se retourne et rit*).
Celui qui frappe n'est pas le Bouddha.

Le maître Et Puis. Alors pourquoi frapper encore ?

Le maître Possible reste silencieux, le maître Et Puis joint les mains.

Le maître Être et le maître Ne Pas Être entrent en scène. Le maître Ne Pas Être porte un bol.

Le maître Être (*en riant*). Le chien peut-il avoir une nature bouddhiste ?

Le maître Ne Pas Être. L'eau est dans le bol, et les nuages au ciel.

Il verse l'eau du bol sur la tête de son vis-à-vis.

Le maître Être (*étonné*). Qu'est-ce que tu fiches ?

Le maître Ne Pas Être (*il rit aux éclats*). Sans raison.

Les maîtres Être et Ne Pas Être s'éloignent silencieusement. L'écrivain entre.

Le vieux maître. D'où venez-vous ?

L'écrivain. De là-bas derrière.

Le vieux maître. Où allez-vous ?

L'écrivain (*il se penche, ôte ses chaussures et les montre*). Mes semelles sont parties.

Le vieux maître. Qu'est-ce que vous fichez ?

L'écrivain. Auriez-vous du thé ?

Le vieux maître. Vous n'avez pas frappé à la bonne porte !

L'écrivain. Cette porte n'est pourtant pas mal, mais je ne sais pas s'il y a des bodhisattva ici.

Le maître Possible (*il lui envoie un coup de bâton*). Espèce d'écervelé ! Vous ne savez pas que les disciples du Chan ne font pas d'offrandes au Bouddha, les bodhisattva ont tous été tués, que venez-vous faire ici ?

L'écrivain. Tous les êtres vivants ne sont-ils pas le Bouddha ? Moi-même je le suis !

Le vieux maître. Ah, ah, c'est un écrivain !

L'écrivain. Ceux qui restent dehors, qui sait s'ils sont tous des bodhisattva ?

Le vieux maître. Hommes et femmes d'intelligence, la porte du Bouddha s'ouvre à tous les êtres, que tous ceux qui veulent être des

bodhisattva entrent !

La chanteuse et la foule des laïcs entrent, certains portent des briques, d'autres des planches, d'autres des poteaux, dans une grande animation.

La chanteuse (*elle gratte une corde ; d'une voix de fausset*). Chan...
a !

Le laïc A (*il porte des planches. Il dirige le chant*). Hommes et femmes de bonté,
venez tous dans la communauté Chan pour la méditation !

La foule des laïcs (*en chœur*). Les êtres vivants sont le Bouddha,
et le Bouddha, c'est nous.

Le laïc B (*il déplace des briques une à une pour passer dessus et avance ainsi pas à pas ; déclamé*). Pour arriver sur l'autre rive, le nirvâna, le cœur doit être plein de ferveur, et les pas assurés ne laissent aucune trace...

Ce maître-ci (*il prend la brique que le laïc B vient de poser devant lui, d'un coup du tranchant de la main il la coupe en deux et la jette*). Calamité !

Le laïc B se retourne et remet une brique, mais elle est de nouveau cassée par le maître Encore.

Le laïc C. Le maître est entraîné ? Combien peut-il en casser par jour ?

Ce maître-ci. Tant qu'il y en a, j'en casse !

Il en casse une autre en deux et la lâche sur le sol.

Le laïc A. Est-ce que vous vous amusez aussi à ces facéties ?

Ce maître-ci. Le pauvre moine n'en est pas capable !

*Il casse encore une brique en deux, elle tombe bruyamment sur le sol.
Le laïc D apporte un poteau, se met debout dessus, lève le pied et prend la posture du « poteau debout ».*

Le laïc D. Quand le cours de la nature est sain, l'homme de bien se renforce sans cesse !

Le maître Possible (*d'un coup de bâton, il renverse le poteau*). Encore une calamité !

Le laïc D tombe par terre.

Ce maître-là (*il se penche*). Pouvez-vous remonter dessus ?

Le laïc D. J'ai le pied tordu.

Ce maître-là (*il s'écarte à grands pas*). Ce n'est pas grave, l'essentiel est que le cœur soit droit.

Le laïc E grimpe très haut à une corde, le laïc A sort.

Le laïc E. Hommes de vertu, regardez, regardez la force de mon poignet, regardez comme je suis exercé.

Le laïc B (*il trace un grand cercle à la craie sur le sol*). Hommes de bien, veuillez me laisser passer. Si tout le monde veut s'élever, moi je ne cherche qu'un lieu pour poser mes pieds.

Le laïc F (*il se tient debout sur le poteau*). En fait, la vie est comme un divertissement, si l'on veut s'amuser, il faut y trouver trois saveurs, qui les

connaît ?

Il baisse les yeux.

Le laïc G (*il lance un diablo et le fait tourner*). Regardez bien si vous en êtes le centre, ou si c'est moi. Tout le monde veut devenir Dieu ! Qui accepterait d'être un jouet ? S'il vous plaît, regardez bien qui entoure et qui est entouré.

Le laïc E (*il a un grelot à la main, il recule*). Attention ! Attention ! (*En le heurtant, il renverse le poteau, le laïc F tombe par terre.*) Tout au long de mon chemin, je pousse des cris, comment ne m'avez-vous pas entendu ?

Le laïc B (*il continue à avancer en installant ses briques sur le sol ; déclamé*). Arrêtez ! D'accord ? Ce grelot trouble notre cœur !

Un coup de gong, très léger.

Le vieux maître. Qui est là encore ?

Un fort coup de gong. Le moine fou, visage maquillé en doré, entre en portant un gros gong.

Le moine fou. Voilà un bodhisattva vivant qui va partout ! (*Il danse des pieds et des mains.*) Regardez-le bien !

Que l'étoile du bonheur vous enveloppe de sa clarté,
que l'argent s'accumule et que les lingots d'or s'entassent !

*Il frappe un coup de gong et rit comme un Bouddha.
La vieille femme entre en scène.*

La vieille femme. *Aïe, aïe, aïe, miséricorde !*

Le moine fou (*à chaque coup de gong, en un clin d'œil, son visage doré devient blanc*). Grand stupide et énorme idiot que je suis, moi, le vieux moine qui ris à gorge déployée !...

Il fait une grimace qui laisse voir ses dents en or.

La chanteuse (*avec une voix de fausset*). Chan... a !

L'écrivain. Quel merveilleux paysage !

La chanteuse (*elle se retourne en souriant*). Que regardez-vous ?

L'écrivain. Celui qui regarde a le cœur qui bat !

La chanteuse (*elle tourne doucement le buste*). Si le cœur ne battait pas, comment pourrait-on ne pas mourir ?

La vieille femme. Moi, la vieille femme, autrefois j'étais comme elle, à présent mes dents sont toutes tombées, je ne me nourris plus que de bouillie.

Le vieux maître. Cette femme serait-elle venue au monastère faire l'aumône ? Les moines comptent sur les offrandes de chacun d'entre vous...

La vieille femme. Le vieux maître craint-il encore les femmes ?

Le vieux maître. La vieille dame ne doit pas avoir la bouche en lame de rasoir !

La vieille femme. J'ai toujours le cœur aussi tendre ! Quoi ? Les femmes ne peuvent-elles pas aussi s'adonner au Chan ? Faire du tapage et chanter une chanson, est-ce que cela pourrait effrayer les bodhisattva et les faire fuir ?

Le vieux maître. Ça suffit, je suis sourd et mon regard est trouble.

Le moine fou. Moi, un moine licencié, je n'ai aucun tabou !
Qu'avez-vous de spécial ? Laissez-nous voir !

La chanteuse. Bien qu'on dise que je suis une fille de joie, je ne vends que mon art, pas mon image !

Le moine fou. Même si vous vendez votre corps, sachant que Bouddha ne se trouve pas dans cette enveloppe puante, qu'est-ce que cela peut vous faire !

La chanteuse. Moine, dans ce cas, écoutez bien !

Elle joue de son instrument à cordes.

La vieille femme. Ce moine fou, on ne sait s'il l'est vraiment ou s'il fait semblant.

Le moine fou. Le vrai n'est pas vrai, le faux n'est pas faux, vrai ou faux, où peut-on voir l'esprit véritable ?

La vieille femme. Espèce de fou, tu n'as pas l'air d'avoir trouvé la vérité !

Le moine fou (*il rit*). Vieille femme, qu'est-ce qu'il y a ?

La chanteuse (*elle pince son instrument sur un rythme impétueux ; déclamé*). La neige en août,
quelle surprise,
dans les monts Cao, si calmes,
une belle silhouette de femme fait naître un vent frais,
en regardant les sommets enneigés, le sens existe,

mais dans la plaine bleutée, pas de pensées à rechercher,
et regarder la pierre si solide qui pense encore à bouger,
à l'intérieur apparaît quelque nouvelle,
ne pas dire que l'Auguste Ciel s'éveille.
Le monde entier est parfaitement vide.

La foule des moines (*chanté*). Quand on atteint la Loi suprême, il n'y
a plus de Loi,
tandis que la grande vertu se passe de conduite.

Le moine fou (*il frappe violemment le gong, puis s'arrête aussitôt*). La
grande musique n'a plus de son !

Le maître Un. D'où vient ce chat sauvage ?

Le maître Encore. Maître, que cherchez- vous ?

*Le laïc A entre furtivement, il porte quelque chose contre sa poitrine, il
pince cette chose, un miaulement retentit.*

*Le laïc A marche à pas de loup, il pince une nouvelle fois le chat,
nouveau miaulement.*

Ce maître-là (*il crie*). Calamité !

Le maître Possible. Sors !

*Quand le maître Possible lève son bâton, le laïc A court sur toute la
scène, les miaulements de chat l'accompagnent en mesure, le maître
Possible ne cesse de frapper et de crier, la foule les suit partout, l'un frappe
son gong, l'autre agite son grelot dans un vacarme général.*

Le laïc A (*il court à toutes jambes, déclamé*). Attrapez-le, ne le laissez
pas s'enfuir !

Il sort en courant.

La chanteuse (*elle chante en s'accompagnant sur son instrument*).
Chan... a !

La foule des laïcs (*en chœur*). Les êtres vivants sont le Bouddha,
et le Bouddha, c'est nous.

Le laïc A revient en courant, le chat sous le bras.

Le laïc A. Ne laissez pas partir ce traînard !

Le moine fou. C'est lui, ce type qui embête un chat.

Grand rire en frappant le gong.

Le laïc A court partout sur la scène, le chat ne cesse de miauler, la foule rit aux éclats.

Le maître Un (*soudain il crie très fort, puis se met à courir*). Au voleur ! Au voleur !

Le maître Encore (*déclamé*). Voleur ou chat ? Qui faut-il attraper en fin de compte ?

Le maître Être (*il se met soudain à hurler, puis à courir*). Tout va mal ! Le feu a pris dans le monastère !

Il sort en courant.

Le maître Ne Pas Être. Attrapez-le, c'est lui l'incendiaire !

Le maître Encore. Qui a mis le feu à la maison de qui ?

Ce maître-là. Celui qui a mis le feu le sait !

La chanteuse (*elle chante en s'accompagnant*). Chan... a !

L'écrivain (*déclamé*). Si vous voulez vous amuser, amusez-vous, si vous voulez chahuter, chahutez.

Ce qui se passe dans votre propre demeure, qui pourrait le surveiller ?

Un moine et un laïc entrent en poussant un gros tambour, un homme le frappe, l'autre le pousse. Grands coups de tambour. Le maître Être arrive en courant, une torche à la main.

Le maître Être. Hommes de grande vertu, où est l'incendie ?

Le laïc A (*crié*). Ne laissez pas s'échapper le voleur !

Il poursuit le maître Être.

Le maître Être. Ah, le feu, ah, le feu, ah, le feu !

Il court sur toute la scène.

Le laïc A. Miaou... miaou... miaou...

Il poursuit le maître Être en courant sur toute la scène.

Le maître Être sort en courant.

La foule des moines (*ils poursuivent le laïc A en courant partout sur la scène, en chœur*). Laïcs ou moines sont tous des êtres humains, les uns et les autres, tous Bouddha, ont leur propre nature.

Le laïc A sort.

La foule des laïcs (*en chœur*). Tu causes du trouble, moi aussi, sinon, la vie serait tellement insipide !

Le maître Être revient en courant, il agite sa torche.

Le maître Être. Au voleur ! Au voleur !

Il court sur toute la scène.

La foule (*en chœur*). Ah, ah, le feu, ah, le feu, ah, le feu, le feu !
Ah, ah, le feu, ah...

Le laïc A arrive en courant en tenant le chat contre lui, il poursuit le maître Être. Celui-ci sort en courant.

Le laïc A. Celui qui a mis le feu crie « Au voleur ! », c'est comme si le voleur criait « Au voleur ! ».

Les miaulements de chat remplissent la scène, la foule poursuit le laïc A.

Le moine fou. C'est lui, c'est lui qui embête le chat !

Il frappe son gong en riant aux éclats.

La foule. Attrapez-le ! Attrapez-le ! Ne le laissez pas partir !

Le laïc A. Voyons où vous allez chercher ?

Il pose le chat et sort en courant.

La foule (*elle poursuit le chat*). Ah, miaou, miaou, miaou...

Le maître Être, une torche à la main, entre en courant.

Le maître Être. Tout est brûlé, entièrement brûlé, y compris leur propre demeure !

Il crache du feu par la bouche et sort en courant.

Le laïc C. Le feu brûle, le chat s'enfuit, les gens trépignent !

Le maître Être. Avec tous ces troubles, comment parvenir au nirvâna ?

Le vieux maître. Que Bouddha nous protège !

Il sort.

La chanteuse (*d'une voix de fausset*). Chan... a !

La foule des moines (*chanté*). Toi tu es fou,
moi aussi,
notre petite folie n'est qu'anormale,
c'est seulement dans la grande folie que se voit l'esprit véritable.

Le laïc A entre, un sac de toile à la main.

La foule (*ils crient à tour de rôle*). Attrapez-le !
Barrez-lui la route !
Arrêtez ce type !
Bloquez ses arrières !
Ne le laissez pas s'enfuir !

La foule entoure le laïc A sur toute la scène. Le vieux maître entre en accompagnant le grand maître qui tient à la main une hache.

Le vieux maître (*il montre du doigt le laïc A*). Tout le malheur est venu de ce type-là.

Le grand maître. Qu'a-t-il fait ?

Le laïc A (*il ricane*). Tout est la faute de ce chat...

Le grand maître. Amène-le-moi !

Le laïc A lui passe son sac de toile, le grand maître le prend, l'appuie contre le poteau, le tranche d'un coup de hache. Silence. La foule se disperse. Le maître Être arrive, sa torche éteinte à la main.

Le maître Être. Cette fois, tout est fini.

Le grand maître. Qu'est-ce qui est fini ?

Silence. Au fond, les lumières des flammes s'élèvent doucement.

Dispersez-vous, dispersez-vous ! La salle de méditation est comme un théâtre. Quand les gens sont partis, tout est vide, retournez à vos occupations !

Il sort.

La chanteuse (*elle chante en s'accompagnant*). Chan... a !

La foule des moines (*en chœur*). Ceux qui arrivent sur l'autre rive possèdent la grande sagesse,
montrer son cœur tel que, voilà déjà la grande miséricorde !

La foule des laïcs (*en chœur*). Parmi nous, les porteurs de briques
portent les briques,
les balayeurs balaient chacun de son côté !

*La foule range la scène tout en chantant. Parmi eux, un homme prend
la posture de celui qui rit aux éclats, un autre de celui qui pleure à chaudes
larmes, un homme agite la main, un autre écarquille les yeux, la chanteuse
en revanche s'approche de l'avant-scène en se balançant trois fois à chaque
pas.*

La chanteuse (*chanté*). Ceux qui prennent le pinceau préparent
l'encre,
les bouchers manient le couteau,
les oisifs savourent le thé,
les malades prennent des remèdes.

L'écrivain (*il s'avance ; chanté*). Ceux qui font les galettes pétrissent
la pâte,
ceux qui puisent la merde doivent se lever tôt.

La chanteuse (*chanté*). Le bébé pleure...

L'écrivain (*chanté*). Il est né...

La chanteuse (*chanté*). Le vieillard est silencieux...

L'écrivain (*chanté*). Il est parti...

La chanteuse (*chanté*). Devant les lanternes, des coups de fusil...

L'écrivain (*chanté*). De l'autre rive on tire le canon...

La foule des moines (*chanté*). Les morts dorment sagement...

La foule des laïcs (*chanté*). Les vivants devraient vivre agréablement !

L'écrivain (*chanté*). Celui qui achète une maison achète une maison...

La chanteuse (*chanté*). Celle qui vend ses sourires vend ses sourires...

La foule des laïcs (*chanté*). Celui qui enfonce les pilotis jour après jour enfonce les pilotis...

La foule des moines (*chanté*). Le vieux pont a pourri, on en construit un neuf.

L'écrivain (*chanté*). Ainsi va le monde...

La chanteuse (*chanté*). Même si le mont Taishan s'incline,
la montagne de Jade ne tombe pas,
les ennuis, ce sont les hommes qui les attirent sur eux.

L'écrivain (*chanté*). Ne dites pas que la pluie de la nuit frappe les
bananiers,
une voiture légère est passée, avec le souffle du vent.

La foule des moines et des laïcs (*chanté*). Cette nuit et demain,
c'est pareil, pareil, pareil,
cette nuit et demain,
c'est pareillement merveilleux,
toujours aussi merveilleux.

Novembre 1997, Paris

Cette pièce a été créée au National Theater de Taipei en 2002 par le Council for Cultural Affairs, mise en scène par l'auteur, sur une musique de Xu Shuya.